HISTORIA
magazine
(11)
Hebdomadaire paraissant le mercredi - n° 204 - France 3 F
Belgique 30 FB/Suisse 3 FS - UNE PUBLICATION TALLANDIER

LA GUERRE D'ALGÉRIE



LE F.L.N.: LE FOYER KABYLE

Entre l'Algérois et le Constantinois, pendant six ans, le bastion de la rébellion. Enlèvements et embuscades y seront quotidiens.

HISTORIA magazine

Hebdomadaire
paraissant tous les mercredis
Éditions Jules Tallandier
Directeur de la publication : *Maurice Dumoncel*
Directeur des périodiques : *Georges Mazoyer*

RÉDACTION-ADMINISTRATION :
Librairie Jules TALLANDIER
17, rue Remy-Dumoncel, PARIS-14e. **Tél. 707-17-89.**
Prix de vente au numéro : France, 3 F. – Belgique, 30 FB.
Suisse, 3 FS.

ABONNEMENTS

FRANCE :
61, rue de la Tombe-Issoire, PARIS-14e. Tél. 707-17-89.
CCP « HISTORIA MAGAZINE » Paris 2778-70 ou chez votre dépositaire.
BELGIQUE :
S.A. FEMMES D'AUJOURD'HUI, 65, rue de Hennin. B 1050 BRUXELLES. - Tél. 47-69-29.
CCP BRUXELLES 1882-34.
Tarif :
1° 6 mois - 24 numéros.
67 FF - 670 FB - 67 FS - Autres pays : 82 FF.
2° 1 an - 48 numéros.
123 FF - 1 230 FB - 123 FS - Autres pays : 153 FF.
3° 1 an - 48 numéros, 3 reliures dont 1 gratuite.
159 FF - 1 590 FB - 159 FS - Autres pays : 198 FF.
4° 2 ans - 96 numéros, 6 reliures dont 2 gratuites.
302 FF - 3 020 FB - 302 FS - Autres pays : 350 FF.
RELIURES :
FRANCE : 18 F chez tous les dépositaires ou Franco.
BELGIQUE : 195 FB chez les dépositaires ou auprès de l'A.M.P., 1, rue de la Petite-Ile, 1070-BRUXELLES CCP 416-69.
SUISSE : 18 FS chez tous les dépositaires.
NOTE A NOS ABONNÉS :
1° Les abonnements sont pris à partir du n° 194.
2° Les souscripteurs au tarif n° 4 s'engagent pour la totalité de la collection. Ils ont la possibilité d'effectuer leur règlement en deux fois : à la souscription : 157 FF - 1 570 FB - 157 FS - Autres pays 180 FF ; au 48e numéro : 157 FF - 1 570 FB - 157 FS - Autres pays 180 FF.
3° Tout souscripteur ayant choisi notre tarif avec reliure recevra avec ses premiers numéros les 3 reliures nécessaires pour relier 48 numéros.
4° La publication est hebdomadaire, mais en juillet et en août il ne paraîtra que deux numéros par mois.
5° Toutes nos revues sont expédiées sous carton fort et bénéficient par conséquent d'un maximum de protection.
6° Pour toute correspondance relative à votre abonnement (changement d'adresse, réclamation, renouvellement), envoyez-nous l'étiquette collée sur notre dernier envoi, elle porte toutes les références vous concernant.
7° Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 2 F en timbres.

Couverture : Photo Charbonnier/Réalités



NOUVEAUX RENFORTS POUR L'ALGÉRIE

Yves COURRIÈRE

ÉTÉ 1955. Le climat politique ne se soucie guère des saisons. Au soleil de la nature répondent les nuées menaçantes formées dans le ciel de l'Afrique du Nord. Edgar Faure, président du Conseil, observe avec angoisse le développement de l'orage algérien. A propos des conventions signées avec la Tunisie, il déclare solennellement : « L'ère du colonialisme est finie, celle de l'association commence... » Mais pour faire face à la situation, qui se dégrade de jour en jour en Algérie, il doit obtenir la prolongation de l'état d'urgence « tout en poussant la préparation du programme de réformes ». Réprimer pour imposer une Algérie nouvelle... L'engrenage est en marche.

La célèbre « Division de fer » – 2e division d'infanterie mécanisée – arrive en Kabylie quelques jours avant l'été. Délaissant les grands objectifs atomiques pour lesquels elle a été réorganisée dans le cadre de l'O.T.A.N., elle va employer ses énormes moyens à réduire les « bandits en espadrilles » d'une Kabylie chaque jour plus hostile. Elle obtient d'excellents résultats mais, déjà, son chef – le général Beaufre –, désabusé, fait remarquer qu' « à une guerre politique on ne peut répondre que par des moyens politiques ». A quoi servent les succès militaires si personne ne se soucie de la sous-administration, du chômage endémique, de l'action néfaste des petits fonctionnaires prévaricateurs qui mettent la population en coupe réglée?

A l'aube, autour des fontaines kabyles, les femmes en robes de coton bariolées, font tinter bracelets et colliers en colportant les « exploits » d'un maquisard dont l'étoile monte dans la haute vallée de la Soummam : Amirouche. Inlassable, insaisissable, Aït Hamouda Amirouche organise la population, lui parle de justice, d'indépendance, mais lui impose sa discipline de fer et sa cruauté. Pour lui, tous les moyens sont bons pourvu que le peuple suive le F.L.N. ! Face à une armée française puissante mais à qui l'on demande chaque jour davantage, Amirouche avec ses huit cents hommes se sent le plus fort. Il a un but et ne recule devant rien pour l'atteindre.

Les paysans qui, au matin du 30 juillet, égorgent le mouton de l'Aïd-el-Kébir – la plus grande fête de l'année – ignorent encore que ce sera le dernier. Le F.L.N. va désormais leur interdire de sacrifier à cette coutume... et les imposera pour la valeur du mouton !

A Paris, au cours d'une conférence de presse, le général de Gaulle, chef du R.P.F., annonce son retrait de la vie politique : « Je vous dis au revoir [...] et peut-être pour longtemps. »

En cet été de 1955, alors que l'Algérie vient d'entrer dans la guerre, personne n'y croit.

Y.C.

SOMMAIRE N° 204 :

◄ Juin 1955.
La Tunisie obtient son autonomie interne. Bourguiba, leader du Néo-Destour, rappelle que c'est une étape vers l'indépendance. Pour le F.L.N., c'est le tournant.

Inge Morath/Magnum

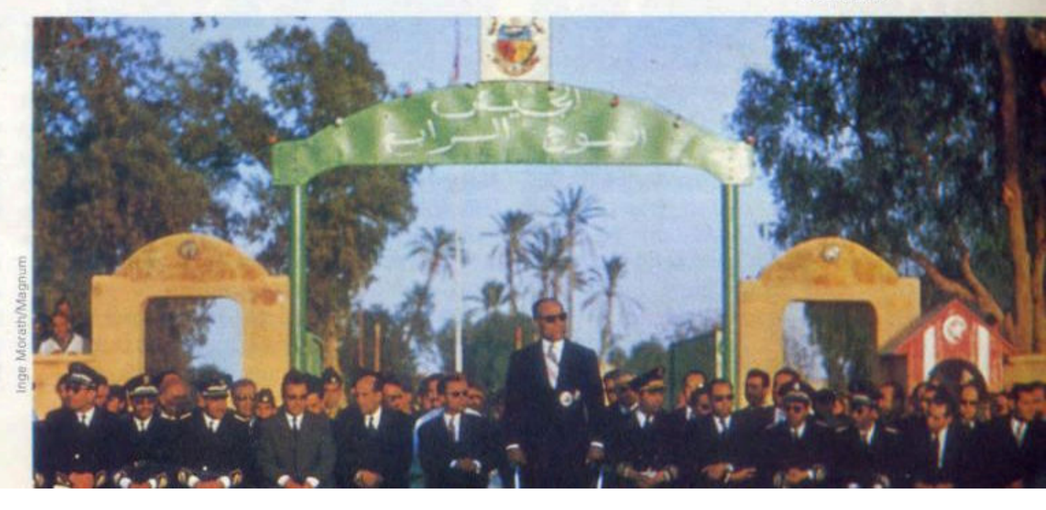
OÙ EN EST LE F.L.N. ?

▼ Pendant quinze ans, le leader tunisien tiendra d'une main ferme la barre de son pays, dans une totale indépendance. Cependant, il acceptera de participer à la guerre d'Algérie en facilitant le séjour des chefs du F.L.N. et en hébergeant sur son territoire d'importantes unités de l'A.L.N.

En voyage officiel à Marseille, le 24 juin 1955, le président de la République René Coty prononce un discours largement consacré aux événements d'Afrique du Nord et surtout à l'Algérie. Jusque-là, le président n'a pas été très bavard, aussi ses paroles vont-elles susciter un grand intérêt.

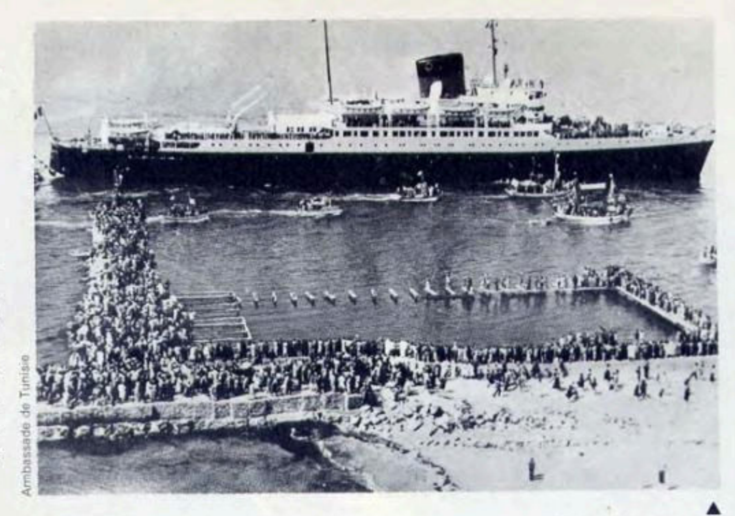
D'abord, pour répondre à tous ceux qui, en France et ailleurs, « trichent » avec l'histoire de la conquête et veulent donner des leçons d'humanisme, il affirme avec force : « Ce fut, pour une large part, une vocation missionnaire qui

Inge Morath/Magnum



"Bourguiba triomphe grâce à notre combat," clament les Algériens

incita à s'embarquer à ce port de Marseille nombre d'explorateurs, de savants, de religieux, de marins et de soldats, de fonctionnaires, de colons et de techniciens qui s'en allaient vers des contrées souvent opprimées, ravagées et pressurées pour y apporter, avec la paix, l'ordre et la justice, les progrès matériels et moraux de la civilisation moderne. »


Ambassade de Tunisie

▲ C'est sur le paquebot *Ville-d'Alger* que, de Marseille, Bourguiba s'embarque et arrive à Tunis, le 1er juin 1955. Les conventions franco-tunisiennes seront signées le 3 juin. Victorieux retour.


Cinémathèque Gaumont

◀ A son arrivée au port de La Goulette, Bourguiba est porté par les deux chefs maquisards Chraïbi et Lassoued. Il les fera fusiller par la suite : complot contre l'État !...

▲ C'est le triomphe romain du leader revenu. On n'entendra jamais, dans la foule tunisienne, un cri hostile à la France.

Voilà pour l'Histoire, et voici pour le présent :

« Non ! ces pays que la France a civilisés et fécondés, elle ne les abandonnera pas à un fanatisme impérialiste qui les mènerait à la pire des régressions, à une ségrégation raciale et confessionnelle. »

Les pieds-noirs et l'armée sont satisfaits. Par le discours présidentiel, le ton est donné. Il n'y aura pas d'abandon !

En ce mois de juin 1955, on s'enfonce, en effet, dans la guerre.

Au discours de René Coty, les propagandistes du F.L.N., et en premier lieu les commissaires politiques de l'O.P.A. (1), soulignent que l'Algérie possédait tous les attributs de la souveraineté avant 1830, et que la lutte présente « cimente encore davantage la nation algérienne ». Ils proclament que nous en sommes « à l'ère de décolonisation dans le monde entier ». Dans la ratification des conventions franco-tunisiennes ils voient l'illustration de leur thèse et ne manquent pas d'affirmer que c'est l'Algérie en lutte qui a facilité la tâche des nationalistes tunisiens.


Cinémathèque Gaumont

◀ Premiers contacts. Cette armée qui se sentira, un jour, débordée sur son territoire par l'A.L.N. algérienne.

De son côté, Jacques Soustelle continue de dire qu'il ne faut ni surestimer ni sous-estimer la rébellion. Il peut démontrer que l'Algérie n'est pas « à feu et à sang », mais il sait que la situation est très grave dans l'Aurès, en Kabylie et dans le Nord constantinois.

Pour Soustelle, il est patent que toute la population n'a pas encore « basculé », en dépit de son incertitude et de sa crainte ; aussi veut-il lui « rendre la confiance » en développant le dispositif militaire de protection et surtout en définissant une politique d'avenir.

A l'adresse des « ultras » européens (plus enthousiastes sur l'urgence du premier point que sur celle du second), il tient à préciser : « Subordonner les réformes au rétablissement de l'ordre serait la manifestation d'une politique de fai-

(1) Organisation politico-administrative du F.L.N.

Inge Morath/Magnum

blesse, une sorte de justification du terrorisme. »

Edgar Faure, président du Conseil, en plein accord avec le gouverneur général, définit la politique qu'il entend suivre en Algérie : « Volonté d'action de la France, volonté orientée vers une intégration graduelle de l'Algérie et de la métropole dans les domaines économique et politique ; intégration progressive qui doit se concilier avec le respect des caractéristiques religieuses et culturelles du pays. »

Les deux plus belles "prises"

Le F.L.N. et l'A.L.N. « répondent »... par une extension des combats. Les attentats, enlèvements, sabotages, incendies de récoltes se multiplient. Les menaces des rebelles sur les hésitants et les « collabos » se font plus lourdes. L'interdiction de fumer, qui s'était répandue dans le Constantinois, commence à gagner le département d'Alger, ainsi que l'interdiction de consommer dans les cafés européens.

Le 17 juin, sept bombes explosent à Philippeville. Les accrochages se multiplient entre l'A.L.N. et l'armée. Plus que jamais le F.L.N. se lance dans un travail politique. Une multitude de tracts déferle partout. Il y est fait état des revers de l'armée française dans le djebel, du retour triomphal de Bourguiba à Tunis et de l'évacuation totale de la zone du canal de Suez par les forces britanniques.

Le F.L.N. « chante victoire ». Tout va donc si bien pour lui ? Certes, après huit mois de combats il n'est pas démantelé et sa lutte est maintenant connue du monde entier ; cependant, ses difficultés sont très grandes et peuvent même paraître insurmontables.

Le recrutement reste encore difficile et souvent, faute d'armes, on ne sait que faire des volontaires. L'argent manque singulièrement. L'encadrement pose de nombreux problèmes. Il est évident que les premiers responsables du F.L.N. avaient une bonne expérience du militantisme, de la clandestinité, de l'organisation, mais ils furent les premiers à être mis hors de combat.

Les deux plus belles « prises » de l'armée et de la police françaises sont Rabah Bitat, chef de l'Algérois, et Ben Boulaïd, responsable du Constantinois.

Abane Ramdane, succédant à Bitat, décide de donner un coup d'accélérateur à la révolution. Sans nouvelles de ceux ▶

A.F.P.



Ben Bella sera arrêté avant que le Front ▶ de libération nationale s'installe en force à Tunis.



capture, puis "libération" ambiguë de Yacef

du Caire (Aït Ahmed, Boudiaf, Ben Bella, Khider), il décide de leur envoyer Yacef Saadi. Ce dernier doit rencontrer Boudiaf en Suisse. Abane prétend retirer la direction de la lutte aux « historiques » de l'extérieur au profit des responsables de l'intérieur. Il charge Yacef de le leur faire savoir, de leur réclamer les armes qu'ils avaient promis de faire parvenir aux maquis d'Algérie et condescend à les faire féliciter pour la conférence de Bandoeng.

On frappe à la porte : "Police. Ouvrez !"

Avant de rencontrer Boudiaf, Yacef se rend à Paris, où il prend contact avec Ali Mahsas, compagnon de Didouche et de Boudiaf, lorsque ceux-ci étaient responsables du M.T.L.D., et grand ami de Ben Bella, à qui il est entièrement dévoué. Il travaille à présent sous les ordres de Terbouche, premier chef de la fédération de France du F.L.N. Les deux hommes informent Yacef que la fédération compte 2 000 membres et que la lutte contre le M.N.A. est mieux engagée. En effet, près de six mois après le déclenchement, non seulement le M.N.A. n'a pas baissé pavillon, mais il a même augmenté ses effectifs. Un des bluffs de Messali Hadj a consisté à faire croire que la majorité des maquis algériens est tenue par ses partisans. Mais les nouvelles venant des familles des militants et les voyages que firent certains de ces derniers ont corrigé l'affirmation du *zaïm* et l'on assiste, dès lors, à un renversement du rapport des forces des militants algériens nationalistes de France. La kasma (1) de Sochaux — l'une des plus importantes de France puisqu'elle compte 400 membres — adhère en bloc au F.L.N., suivie de celles des 13e et 14e arrondissements de Paris. C'est avec satisfaction que Yacef enregistre ces bonnes nouvelles pour les transmettre à Abane Ramdane. Cependant, dans son rapport, Terbouche mentionne aussi les ennuis et les complications : la police française, moins diligente que celle d'Alger après le déclenchement, traque à présent les militants avec des moyens accrus et efficaces. Et puis tout ne va pas pour le mieux à l'intérieur de l'organisation. Des conceptions différentes sur la façon de lutter, des querelles de personnes et de clans ne facilitent guère les choses. Il avise Yacef de son désir de faire sortir Mahsas, qu'il trouve « négligent et inefficace ». Est-ce la réalité ou bien déjà l'amorce de la lutte des clans pour la direction de la guerre et, plus tard, pour la prise du pouvoir en Algérie ? Terbouche est « boudiafiste » et Mahsas « benbelliste »...

Toujours est-il que Mahsas accompagne Yacef à Zurich où Boudiaf attend à l'hôtel Couronne.

Ainsi qu'Abane le lui a recommandé, Yacef explique la nécessité de contacts sérieux et réguliers entre Le Caire et Alger, et surtout ce qui est entendu par « primauté de l'intérieur sur l'extérieur ». Boudiaf donne son plein accord personnel sur cette question et croit pouvoir (imprudemment !) assurer qu'il en sera de même pour chaque membre de la délégation extérieure.

A ce moment de l'entretien, on frappe à la porte de la chambre : « Police. Ouvrez ! » C'est la première fois que la police helvétique interpelle des militants

(1) Kasma : section.



René Bail

◄ **Aux projets de réformes de Soustelle, le F.L.N. réplique par une recrudescence d'attentats. L'appel des réservistes porte les effectifs à 120 000 hommes.**





Boudiaf (1) et Mahsas (2), envoyés d'urgence au Caire à la demande d'Abane Ramdane, rencontrent à l'hôtel Krone (Couronne) le représentant de ce dernier, Yacef Saadi. Les combattants du F.L.N. ont besoin d'armes et d'argent.



du F.L.N., accueillis jusque-là avec bienveillance. De plus, les policiers semblent s'intéresser fortement aux problèmes d'organisation et de structuration du F.L.N. Après avoir saisi et examiné les papiers et les documents des trois hommes, ils posent mille questions. Après dix jours passés au siège de la police à Zurich, et devant leur mutisme, Boudiaf, Mahsas et Yacef sont déclarés indésirables en Suisse et reconduits à une frontière de leur choix ; les deux premiers s'embarquent à destination du Caire tandis que Yacef, qui veut rejoindre Alger au plus tôt, demande à être conduit en Belgique. Il pense ainsi embarquer à Anvers pour Tanger et gagner l'Algérie par le Maroc. Ainsi, il éviterait la France, où il avait la conviction d'être fiché et recherché. Or, à Bruxelles, où il est « réceptionné » par les services de police belges, il lui est intimé de déguerpir sur-le-champ. Obligé de prendre un avion pour Alger *via* Paris, il a bien l'intention de ne pas sortir de la salle de transit afin d'éviter de rencontrer les policiers français. Mais Yacef ne se doutait pas que les polices suisse, belge et française coopéraient désormais. A son arrivée à Orly, il est immédiatement transféré au siège de la D.S.T. (Direction de la surveillance du territoire.)

Puisqu'il ne lui est pas possible de nier qu'il a hébergé Rabah Bitat (ce dont les policiers ont la preuve formelle), il affirme qu'on avait menacé de le tuer s'il refusait. Sceptiques, les policiers parisiens expédient leur prise à leurs collègues d'Alger. Ces derniers ne se font pas trop d'illusions sur la fable que raconte sans cesse Yacef (« Il n'est pas pour le F.L.N. On l'a forcé, etc. »), mais ils décident de « l'utiliser », de faire de lui un indicateur de choix. En le relâchant dans quelques semaines, le F.L.N. prendrait fatalement contact avec lui !

Il y a donc tout avantage à le relâcher. Et puis nous ne sommes encore qu'en 1955 : il faut des aveux ou des preuves irréfutables pour justifier une arrestation et un jugement. Pour ce qui concerne Yacef, les présomptions ne manquent pas et pourraient, à la rigueur, justifier une inculpation et même une légère condamnation, mais il est plus habile de le libérer pour mener les policiers à « de gros poissons ».

La presse compromet, dans un premier temps, l'astucieuse tactique des policiers, elle titre (*l'Echo d'Alger*) : « Yacef Saadi, responsable du C.R.U.A. d'Alger, a été arrêté. C'est une étape décisive : le C.R.U.A. n'existe plus à Alger. Il n'y a plus personne ! »

Il est à remarquer qu'en juin 1955 les journaux algérois emploient encore le sigle C.R.U.A. et non celui de F.L.N., qui ne fera son apparition qu'en 1956.

Pour Abane, l'arrestation de Yacef n'est pas catastrophique. Il pense qu'il est remplaçable et craint seulement qu'il ne « s'allonge » devant la police.

Et puis il avait d'autres sujets de satisfaction, dont l'adhésion de Ferhat Abbas n'était pas des moindres.

Hormis cette péripétie, le mois de juin 1955 voit les « deux côtés » faire le point de la situation et se préparer à passer... « un été chaud ».

Pour Jacques Soustelle, simultanéité du libéralisme (libération d'anciens détenus M.T.L.D., train de réformes, etc.) et de la répression militaire, policière, judiciaire.

Pour le F.L.N., organisation, structuration, tout en maintenant l'insécurité.

Tout le monde se prépare à une guerre longue et sanglante. **H**

Ali LAKHLIFI

Yacef Saadi, chargé de mission par Abane Ramdane. Arrêté à l'aérodrome d'Orly, il sera conduit rapidement à la Direction de la surveillance du territoire, rue des Saussaies, à Paris, avant d'être transféré à Alger.





A.F.P.



Austin

L'"AÏD" GRANDE FÊTE DU MOUTON

L'observation stricte du jeûne — depuis l'aube jusqu'au crépuscule — pendant le mois de ramadan, du calendrier musulman, correspond à la quatrième obligation cultuelle de l'Islam, qui en compte cinq. Le ramadan se termine par la petite fête, dite de la rupture du jeûne, l'Aïd-es-Seghir. Puis, le troisième mois après l'Aïd-es-Seghir — soit « deux lunaisons et dix jours plus tard » — est célébrée la grande fête, l'Aïd-el-Kébir, marquée par le sacrifice du mouton. Le sang ainsi immolé est, pour chaque famille, le signe de l'abondance. On donnera aux amis et aux pauvres une part de viande. Mais combien d'enfants ont pleuré devant le sacrifice traditionnel des moutons, leurs compagnons de jeu tant aimés et choyés !...

QUAND un élu de Dieu veut Lui prouver la vivacité de sa foi et sa dévotion totale, il est prêt à tout. Le bon Abraham alla jusqu'à accepter de sacrifier son propre fils pour obéir à l'ordre de Dieu qui lui commandait d'immoler Isaac. Le Coran, comme la Bible d'ailleurs, rapporte cette histoire terrible avec une technique du récit qui laisse rêveur. Puis, comme chacun sait, ce fut le coup de théâtre. Dieu, ayant la preuve de la foi inébranlable d'Abraham, réalise le fameux miracle et substitue au fils du patriarche un bélier qui sera sacrifié à sa place.

C'est ce miracle que célèbrent les Algériens, chaque année, en tuant le mouton. Il ne s'agit pas de n'importe quelle fête : l'Aïd-el-Kébir (la grande fête) est un jour important dans la vie du musulman. C'est le quatorzième jour du troisième mois qui vient après la fin du ramadan. Il coïncide avec le pèlerinage à La Mecque.



Pierre Tétrel

◀ **Ghardaïa, place des Chameaux. Au moment de l'Aïd, elle devient place des Moutons. Dans la capitale du Mzab, sanctuaire d'un islam fanatiquement attaché à ses préceptes et à ses rites, le ramadan est observé avec plus de rigueur que dans le Nord.**

Le mouton roi

Cette fête religieuse n'est plus aussi austère que l'ont voulu les premiers musulmans. On y décèle, en effet, un certain nombre d'additions profanes. Car l'Aïd-el-Kébir est avant tout la fête des enfants, qui, eux, ne s'intéressent guère au côté sacré de l'événement.



Dans les plus pauvres mechtas (ensemble de gourbis), la fête de l'Aïd-el-Kébir, proche de la fin du ramadan, quatrième « pilier » de l'islam, est attendue comme nous attendons Noël. C'est la fête du mouton, et quand on est trop pauvre, on se contente d'une chèvre ou d'un cabri. On mesure la fortune à la taille et à la toison de la bête.

Ionesco/Réalités

Tout tourne autour des animaux que les parents achètent bien avant le jour du sacrifice. Les marchés aux bestiaux voient leurs cours augmenter et le cheptel se vendre en quelques semaines. Chaque famille met un point d'honneur à acquérir le plus beau, le plus cornu et le plus puissant bélier ou mouton. Le jour de l'acquisition — un mois environ avant la fête —, les parents, accompagnés de leurs enfants surexcités, passent la journée à déambuler parmi les ovins et les bovins, à tâter, à soupeser, à marchander et, finalement, à se rendre acquéreurs de la ou des pauvres bêtes.

Le retour au quartier où réside la famille est généralement triomphal. Les amis et les voisins sont là pour admirer ou envier l'animal, souvent récalcitrant, attaché à une corde, que les enfants tirent à l'unisson. Pendant un mois, toute la famille se passionnera pour les moindres gestes et les moindres cris des pauvres animaux gavés de foin et d'avoine, traînés partout où vont les enfants, et jusque dans la rue. Là, on assiste à de mémorables combats de béliers, qui font la joie des enfants et des adultes. Mais le propriétaire du bélier battu prend la chose au sérieux et se vexe terriblement.

Dompteurs hauts comme trois pommes

Souvent, cependant, les animaux sont à leur aise. Gâtés, gavés, on pousse l'amour que l'on a pour eux jusqu'à tisser des guirlandes multicolores dont on les décore. Les enfants utilisent, pour ce faire, une bobine vidée de son fil et des épingles à cheveux. Et les voilà partis à tricoter, avec beaucoup d'amour, de belles guirlandes pour les moutons de l'Aïd.

Les parents achètent souvent un agneau ou un tout petit veau à bas prix et se mettent à l'engraisser chez eux. Et chaque matin, le père de famille vient soupeser son acquisition pour voir si le régime de paille et d'avoine à outrance lui réussit ou non. Si la bête ne grossit pas, le père se fâche et accuse ses enfants de la malmener en l'exhibant dans les rues et en l'opposant aux moutons des voisins. Il craint quelque amaigrissement subit de l'animal qui ne donnerait alors plus assez de viande. Il en faut le plus possible, car on doit en donner aux pauvres, aux parents et aux amis et surtout en faire une provision que l'on utilisera durant l'hiver. La viande servant à la consommation hivernale est salée et séchée au soleil pendant une dizaine de jours ou bien conservée dans de l'huile après avoir été cuite avec beaucoup d'épices.

Ainsi, les parents prennent la chose au sérieux. Mais les enfants vont faire de ▶



Marc Garanger

un couteau, des enfants et des sortilèges

même, car ils vont s'habituer aux animaux du sacrifice. Il arrive souvent qu'entre enfants et bêtes dociles s'établisse une amitié dont seuls les petits sont capables. Plus le temps passe et plus l'enfant s'attendrit sur la mort de son compagnon de jeux, qu'il sait proche et inévitable. Que de pleurs versés alors ! Que d'attendrissements et que de supplications aux parents pour que l'on sauve le mouton de l'Aïd de l'immolation cruelle ! Cette situation peut créer une tension, voire un conflit, entre le chef de famille et sa progéniture trop sentimentale. Mais l'essentiel c'est que, tant que la bête vit, l'enfant joue avec elle. La littérature arabe est pleine de textes extraordinaires sur la cohabitation entre l'enfant et le mouton de l'Aïd.

Devenu dompteur, en quelque sorte, l'enfant va s'ingénier à apprivoiser son acquisition. Il est courant, dans les villes d'Algérie, de voir des enfants déambuler tranquillement, docilement suivis par leur mouton, leur bouc ou leur veau, sans qu'ils aient besoin de corde ni de bâton. A ce stade, ils en sont terriblement fiers.

Entre ces jeux merveilleux et le remords de plus en plus grand qui va contrarier les rêves de l'enfant coupable ou plutôt complice, à ses propres yeux, du futur massacre, la situation demeure ambiguë. Mais, heureusement, les enfants ne comprennent pas trop bien cette immolation qu'ils craignent tant. Elle reste, en fait, confuse pour eux. Et puis les petits ont si peu la notion de l'avenir. Tant qu'ils le pourront, ils s'ingénieront à tirer le maximum de cette joie que leur confère le rôle de dompteur de mouton !

La fin des illusions...

Mais le jour du sacrifice arrive trop tôt au goût des enfants. Ils sont si habitués aux animaux qu'ils ne veulent plus entendre parler du sacrifice. Tous leurs efforts — combien dérisoires ! — vont tendre à s'opposer à la mort de l'animal. Seulement, voilà, les parents veillent au grain et malgré tout l'attendrissement que leur cause l'attitude de leurs rejetons, ils ne peuvent que se conformer aux préceptes de la religion.

Tôt le matin, des cohortes de bouchers, le couteau mis en évidence dans un ceinturon bien astiqué, la hanche arrogante avec le balancement des « instruments », parcourent les rues de la ville et s'en vont de maison en maison tuer les moutons et les veaux, selon un rituel bien précis. Le boucher abat l'animal parmi les hurlements des enfants, l'excitation des femmes, qui cachent leur peine en poussant des « you-you » stridents, et les bêlements pitoyables de la bête dont l'œil glauque fixe longtemps l'assemblée avant de trépasser.

Le sang, source magique...

Mais l'immolation n'est pas aussi rapide. Il y a tout un rite qu'il faut respecter scrupuleusement, sinon l'acte perdra toute sa valeur symbolique et religieuse. Il faut donc que le mouton ou le veau qu'on égorge soit orienté vers la Kaaba, mausolée situé à La Mecque et autour duquel se font les déambulations rituelles lors du pèlerinage musulman. Le tueur doit, alors, prononcer la formule sacrée et consacrée : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux ! »



◀ Des danseurs, des conteurs, des flûtes et des tam-tams. Au fur et à mesure que la danse se prolonge, les pièces tombent sur la piste et les billets volent. Même les plus pauvres ont un chèche (turban) éclatant.



Foulards, voiles ▶ brodés, sequins, robes éclatantes, les femmes sont parées pour la fête. Elles sont allées au bain maure, ont teint leur chevelure au henné, blanchi leurs dents à l'écorce de noix, noirci leur regard au khôl.

Marc Garanger

Égorgé, dépecé, salé en partie pour l'hiver, le mouton, dont il ne reste plus que la tête finira embroché au-dessus d'un feu de charbon ; c'est le *bouzellouf*, un plat dont les Arabes sont gourmands. ▼



Christian Vidalie

Le boucher égorge l'animal parmi les hommes qui crient que Dieu est grand, les femmes qui jubilent, l'encens qui crépite et les fils de la famille qui se désolent d'une perte si cruelle. Le couteau levé, le sang gicle et éclabousse les murs blancs de la maison, mais le sang a, ici, une signification magique, il est le signe de l'abondance et on le laisse jaillir et couler sur le marbre du patio pour bien augurer de l'avenir immédiat.

L'animal une fois tué et dépecé, les femmes entrent en action. Elles coupent la viande, sortent les viscères encore chauds et gélatineux du ventre de l'animal, trient les morceaux selon leur qualité et font griller le foie, le cœur et les rognons, que l'on consomme, traditionnellement, le matin même du sacrifice.

Deux actions magiques sont réalisées. Tout d'abord, la mère de famille coupe la vésicule biliaire et la donne à son fils aîné, qui doit la lancer contre le mur est du patio, où elle se colle d'elle-même et reste là jusqu'à ce qu'elle se dessèche et tombe en poussière, au bout de longs mois. Il s'agit là d'un acte superstitieux que les musulmans orthodoxes désapprouvent mais qu'une tradition séculaire a établi. Ce geste a pour but de faire régner dans chaque famille le bonheur et l'abondance matérielle.

Le deuxième acte superstitieux consiste à jeter de tout petits morceaux de viande grillée dans les recoins de la maison afin d'éloigner les *djnoun* et d'écarter tout autre maléfice (mauvais œil, sortilèges, etc.). Tout en le faisant, la mère de famille, car c'est à elle qu'incombe cette tâche, récite des versets coraniques et autres litanies.

Le père de famille, lui, ne reste pas chez lui après le sacrifice. Dès qu'il a fini d'aider le boucher professionnel, il s'empresse de prendre un bain, de mettre ses plus beaux habits et d'aller à la mosquée où a lieu la prière exceptionnelle de l'Aïd-el-Kébir, qui se déroule vers 11 heures du matin.

Au déjeuner, on mange, en général, un méchoui succulent et, après la sieste, le père de famille prend une certaine quantité de viande qu'il va offrir à ses parents et amis ou bien qu'il distribue charitablement aux pauvres.

Le reste de la viande est salé, puis séché au soleil, ou bien on le fait cuire pour le conserver dans de l'huile d'olive, à l'intérieur de jarres. Cela constituera les provisions de la famille pendant le dur hiver qui va bientôt arriver.

L'Aïd-el-Kébir et le F.L.N.

Cette tradition séculaire sera interrompue durant la lutte de libération nationale, c'est-à-dire pendant la guerre d'Algérie. Dès 1956, le F.L.N avait demandé aux masses algériennes de surseoir à une telle coutume et de ne plus sacrifier de moutons, vu la situation exceptionnelle dans laquelle se trouvait le pays. Il avait aussi recommandé de verser une somme forfaitaire, représen- ▶



Dès que le bélier a été tué, dépecé, le chef de famille prend son bain. Il met rapidement ses vêtements des jours de fête et se rend à la mosquée pour assister à la prière de l'Aïd, dans la matinée.



1955 : fin de l'"Aïd" et nouvel impôt F.L.N.: la valeur du mouton

tant le prix d'un mouton, lè jour de l'Aïd-el-Kébir, afin d'alimenter le fonds de guerre. Le F.L.N. visait, à travers cette exigence, deux buts complémentaires : tout d'abord, mettre à l'épreuve sa popularité auprès du peuple algérien et voir du même coup quel était l'impact de l'organisation et jusqu'où elle pouvait se faire obéir. Il s'agissait donc avant tout de vérifier, après un an de lutte, le degré de discipline d'un peuple qui allait, vraisemblablement subir une guerre longue et meurtrière.

D'un autre côté, le F.L.N. voulait transformer cette fête, qui symbolisait le sacrifice religieux, en un mouvement de solidarité politique. L'argent qui, dans chaque famille, servait habituellement à acheter le mouton devait, alors, être versé au profit du Front, dont les membres avaient été les premiers sacrifiés de la guerre de libération nationale. Ils l'avaient assez prouvé. C'était alors l'époque où les chefs de wilaya eux-mêmes tombaient dans les maquis les armes à la main.

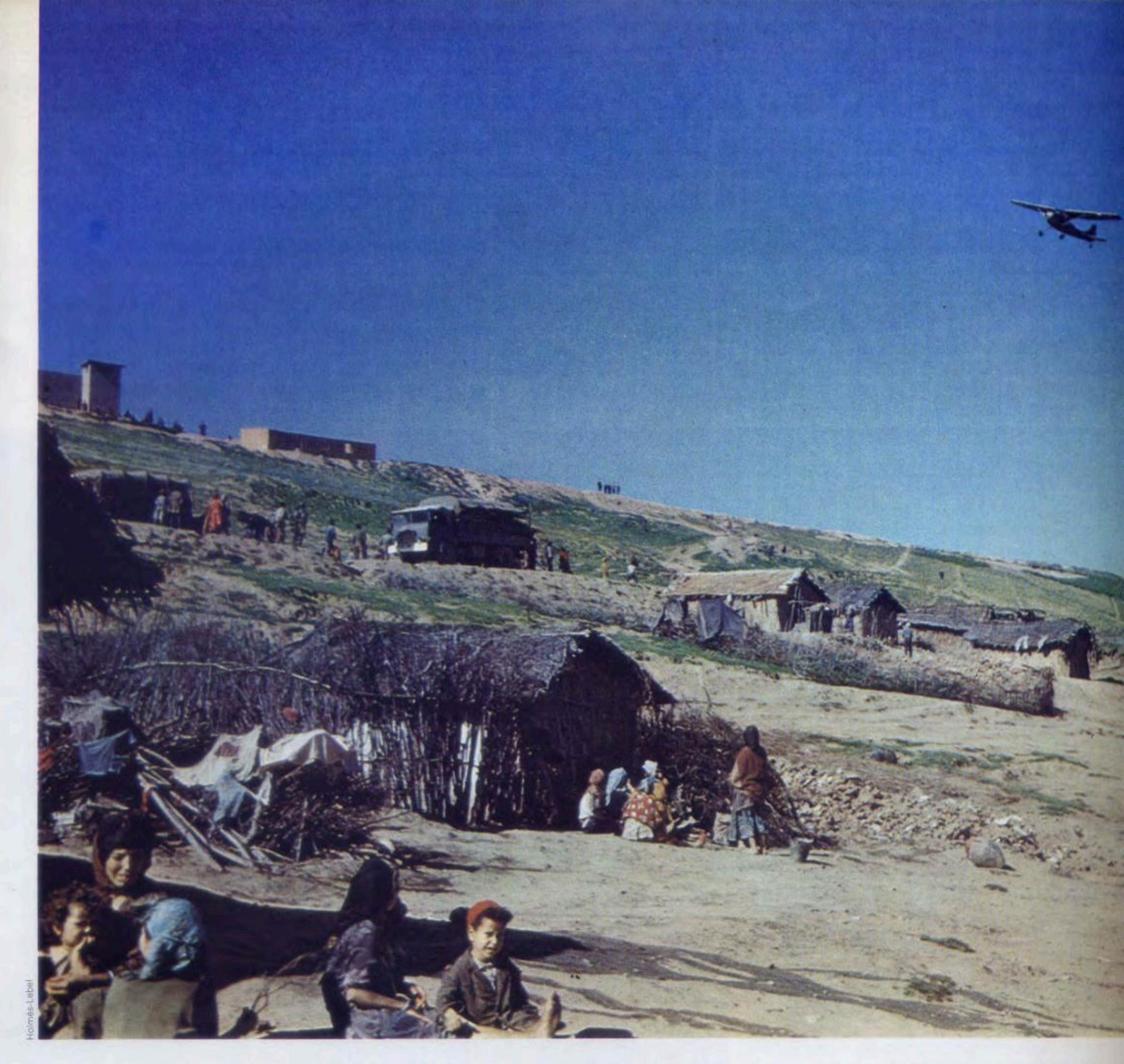
Dès cette date, il n'y eut plus d'Aïd en Algérie ! Les masses algériennes avaient répondu positivement à la requête du F.L.N., qui n'eut pas à faire de pression ni à utiliser l'intimidation. Car chaque Algérien était touché, peu ou prou, par le développement de la guerre. Il eût été alors inopportun de continuer une pratique qui n'avait de place que dans la joie et les chants.

Déclin des traditions

A l'indépendance, cette interdiction fut, bien entendu, levée, mais le premier gouvernement algérien recommanda d'attendre encore quelques années avant de reprendre cette pratique religieuse, juste le temps de reconstituer le cheptel décimé par sept longues années de guerre, d'exactions et de bombardements ininterrompus.

Au bout de deux ans, c'est-à-dire en 1964, même cette recommandation, qui faisait appel non plus à la discipline du temps de guerre, mais à l'esprit civique en temps de paix, fut levée. Cependant — fait curieux —, on remarqua, surtout dans les grandes villes, l'abandon pur et simple de cette tradition. Les gens avaient perdu l'habitude : le temps et les considérations politiques étaient presque venus à bout d'une des plus grandes fêtes religieuses de l'Algérie. H

Omar CHAÏR


Holmes-Lebel

DE L'O.T.A.N. A TIZI-OUZOU

La presqu'île de Collo, un coin dangereux où il faudra, un jour, « priver le poisson d'eau », c'est-à-dire rassembler les populations en des centres défendus par l'armée pour asphyxier l'A.L.N. en lui ôtant le soutien (contraint ou spontané) des civils. En 1955, nous n'en sommes pas encore là. Collo fait partie des secteurs où les attentats, les embuscades, les accrochages se multiplient. Les Européens espèrent que l'armée rétablira l'ordre.

En mai 1955, l'opinion européenne d'Algérie est devenue très nerveuse : les incidents — d'ailleurs minimes — ne cessent pas. En une seule journée, le 27 mai, par exemple, on signale des accrochages dans le Constantinois à Oued-Zenati et à Collo, dans l'Aurès, des assassinats en Kabylie, dans le Constantinois. L'impression générale est que les autorités, paralysées par le légalisme qu'impose Paris, manquent de poigne, donc d'efficacité. Le ministre de l'Intérieur, Bourgès-Maunoury, qui vient faire une tournée en Algérie, se heurte à l'hostilité des élus locaux : les maires refusent de le recevoir. A Michelet, à Tizi-Ouzou, il doit essuyer les reproches violents des maires Papillon et Fayolle : « Considérant la gravité exceptionnelle des événements, persuadés que le rétablissement de l'ordre et de la paix ne peut être assuré que par des mesures de particulière fermeté, les maires d'Algérie, unanimes, affirment leur détermination d'obtenir du gouvernement qu'il mette en œuvre tous ses moyens pour obtenir, par des mesures exceptionnelles, la restauration de l'autorité française. » En fait, il s'agit du « châtiment suprême et immédiat » de tout individu convaincu d'actes criminels, le « contrôle sévère de toute la presse, quelle qu'elle soit », la « mise hors la loi du P.C.A. et de tout élément séparatiste », la proclamation de l'état d'urgence dans les trois départements.

des Kabyles acclament la "division Beaufre": ils croient que l'armée

Bourgès-Maunoury écoute ces diatribes. Il répond comme il peut. Il sait que ce qu'on lui demande n'est pas possible légalement et qu'il ne peut trouver à Paris une majorité pour changer la loi. Alors, il biaise : la procédure judiciaire sera accélérée « sans qu'il soit porté atteinte aux droits sacrés du prévenu » — c'est-à-dire que rien ne sera changé ; sautant le pas, il affirme que « les bandits pris les armes à la main seront châtiés sur-le-champ » — ce qui ne veut pas dire grand-chose ; que « les forces de l'ordre pourront désormais agir sans crainte d'être désavouées » — ce qui n'est guère plus explicite. Il n'est pas libre et ne peut que jouer sur les mots.

Alors, il sort sa carte maîtresse : aux maires de Kabylie inquiets, il annonce la venue de dix mille hommes de renfort, d'une division complète, et la constitution de la Kabylie en département sous le régime de l'état d'urgence. Faute d'une politique, le gouvernement a recours au seul moyen à sa disposition : déplacer des soldats.

Le départ de la 2e D.I.M.

C'est dans ces conditions que fut décidé le départ de mon unité, la 2e division d'infanterie mécanisée, pour l'Algérie.

Cette division, depuis un peu plus de six mois, avait été réorganisée sur un type expérimental en vue de l'adapter à la guerre atomique qui correspondait à sa mission éventuelle sur le Rhin dans le cadre de l'O.T.A.N. En mai, elle était en manœuvres au camp de Mailly et elle devait présenter une série d'exercices devant le chef d'état-major de l'époque. Les préparatifs étaient juste terminés lorsque je reçus la nouvelle qu'en fait de guerre atomique-fiction nous allions partir pour l'Algérie dans le plus bref délai. C'était rendre inutile un travail considérable et fructueux, qui fut d'ailleurs repris deux ans plus tard et qui devait conduire aux formules actuellement en vigueur. Mais la mission était trop importante pour que le plus léger doute s'élevât. Chacun rentra dans sa garnison pour se préparer à cette nouvelle tâche.

Il fallait d'abord nous alléger en matériel, car nous n'allions pas vraiment combattre. En revanche, je m'efforçai de conserver à ma division sa mobilité sur route car j'étais persuadé que, dans les grands espaces d'Algérie, la motorisation, et les transmissions développées qui vont avec, nous seraient de la plus grande utilité.

Le mouvement se fit dans la première moitié de juin. Arrivé à Alger, je fus reçu avec chaleur par le général Cherrière, commandant le 19e corps d'armée, ainsi que par Soustelle, le gouverneur


Cinémathèque Gaumont

général. Dès que la division fut rassemblée dans la région d'Alger, elle fit un défilé impressionnant dans la ville, au grand enthousiasme de la population. Le choc psychologique recherché par le gouvernement était incontestablement obtenu — du moins sur les Européens.

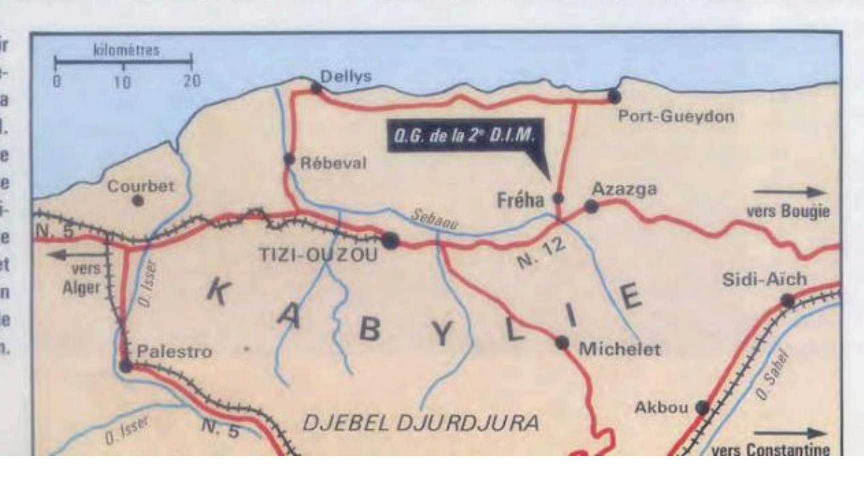
Mise en place en Kabylie

Il restait maintenant à déployer la division dans son secteur. La tâche que nous allions entreprendre était complètement différente de celle à laquelle les cadres et les hommes étaient préparés. Il fallait donc organiser une première période d'instruction, aussi courte, mais aussi intensive que possible.

A cet effet, je rassemblai la division entière au centre de la Kabylie, à Fréha, dans un vaste camp improvisé.

Soustelle vint, le premier jour, ouvrir cette période d'instruction, à laquelle avaient été conviées les autorités civiles de la Kabylie. Le programme comportait une série d'exposés sur la mission de la division, sur la Kabylie, sur l'organisation militaire et administrative du pays, sur l'évolution de la situation politique en Algérie et en Kabylie, sur les consignes de sécurité et le maintien de l'ordre, sur l'état d'urgence. Soustelle lui-même,

C'est à partir du quartier général de Fréha que la 2e D.I.M. va s'efforcer de rétablir l'ordre par une activité intense de patrouilles, et une remise en confiance de la population.



égyptienne a débarqué

qui avait approuvé mes directives, avait pu parler à l'ensemble de mes officiers. Après trois journées pleines employées aux exposés et aux directives, une grande revue permit de montrer aux Kabyles notre division sous les armes, en tenue de campagne, avec le chapeau de brousse, et de saluer le général Cherrière, qui abandonnait le commandement du 19e corps d'armée. Le travail sérieux pouvait commencer.

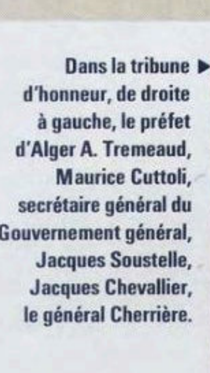
Dans le monde nouveau où nous pénétrions, et avec les seuls renseignements fragmentaires dont nous disposions, il fallait procéder de façon à la fois prudente et spectaculaire. Le côté spectaculaire, déjà amorcé par le rassemblement de Fréha, serait réalisé par une mise en place répartissant les troupes sur toute la surface de la Kabylie, de façon que la présence française, si légère dans cette région, fût évidente aux yeux de tous. En outre, la répartition des unités (en principe par compagnie) serait précédée de mouvements de colonnes importantes destinés à montrer notre force sur toutes les routes, jusque dans les endroits les plus reculés.

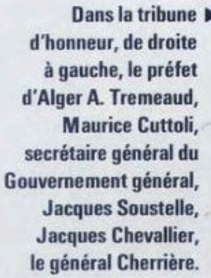
La prudence, elle, nous imposait de prendre des mesures de sécurité très



◄ Une parade militaire salue l'arrivée à Alger de la 2e D.I.M. (division d'infanterie mécanisée) commandée par le général Beaufre. Elle nous est « prêtée » par l'O.T.A.N. Pour la Kabylie. Son défilé impressionnera les Algérois, et aussi les sympathisants du F.L.N., témoins de ce déploiement des forces qui vont opérer dans la wilaya 3 de Krim.

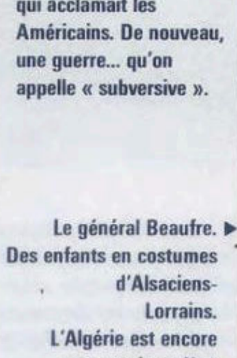
Photos cinémathèque Gaumont

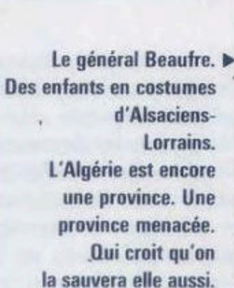




Dans la tribune ► d'honneur, de droite à gauche, le préfet d'Alger A. Tremeaud, Maurice Cuttoli, secrétaire général du Gouvernement général, Jacques Soustelle, Jacques Chevallier, le général Cherrière.

◄ Passage des blindés devant le square Bresson. Sur ces mêmes pavés, en 1942, déferlait la foule qui acclamait les Américains. De nouveau, une guerre... qu'on appelle « subversive ».





Le général Beaufre. ► Des enfants en costumes d'Alsaciens-Lorrains. L'Algérie est encore une province. Une province menacée. Qui croit qu'on la sauvera elle aussi.



La foule pied-noir, ► des gosses au premier rang. Le goût des défilés, des fanfares, des uniformes. La cocarde. Un patriotisme charnel, et l'amour d'une France de livre d'histoire. Pour certains, le souvenir d'autres défilés, quand les « Africains » fonçaient vers Strasbourg ou Paris, pour le défilé de la Victoire.

les femmes, pions essentiels de l'échiquier rebelle en wilaya



S.N. Pouyot

Les hommes de Beaufre vont découvrir très vite la réalité kabyle. Des villageois hostiles et l'étau F.L.N.

attentives et de ne procéder que très progressivement. Dans ma directive initiale, je donnai les prescriptions suivantes :

1. — *Dans la phase initiale de dispersion, il est essentiel :*

a) *de prendre contact le plus rapidement possible avec toutes les populations et toutes les autorités locales ;*

b) *de faire connaître notre attitude et nos mots d'ordre pour rassurer les bons et inquiéter les mauvais ;*

c) *de recueillir le maximum de renseignements sur l'adversaire, l'attitude des populations, celle des personnalités et la viabilité des itinéraires ;*

d) *de recruter des informateurs.*

2. — *Dès que les renseignements le permettront, des opérations seront montées à l'échelon du secteur, initialement avec l'accord de la division.*

Ces opérations comporteront le bouclage de zones aussi peu étendues que possible après une marche d'approche de nuit. L'entraînement des unités pendant la phase initiale devra préparer l'aptitude à ces mises en place par surprise. A cet effet, il y aura lieu d'effectuer des mouvements incessants selon des modalités différentes (à pied de jour et de nuit, en véhicule de jour et de nuit, retour au bivouac le soir, bivouac en route, etc.).

3. — *Il ne devra pas être perdu de vue que l'essentiel de notre mission est d'ordre psychologique. Nous devons éviter tout risque et chaque opération doit obtenir des résultats positifs. Nous devons agir avec activité, mais sans précipitation. Le but est de redonner la confiance en notre force. Nous ne devons pas compromettre ce résultat par des imprudences ou par des excès.*

La situation en Kabylie

La situation que nous découvrions en Kabylie ne paraissait pas extrêmement inquiétante. Il y avait, certes, un chef local bien connu de nos services, Krim Belkacem, sorte de bandit d'honneur de type corse, ancien caporal-chef de l'armée française, passé en dissidence après avoir assassiné un de ses parents nommé garde champêtre à sa place — à son avis, tout au moins. Krim Belkacem s'était rallié au C.R.U.A. et jouissait en Kabylie d'un très grand prestige. Nous savions aussi qu'il existait quelques bandes de dix à vingt hommes, cachées dans les douars, les fermes isolées et aussi dans des grottes. Enfin, il était certain, bien que difficile à prouver, que les sympathisants du C.R.U.A., généralement anciens membres du P.P.A. (parti populaire algérien), formaient dans les villages un réseau territorial divisé en secteurs. A notre arrivée, l'activité de ces bandes se limitait à quelques exactions spectaculaires : assassinat de notables pro-Français, destruction de poteaux télégraphiques, mais la sécurité des déplacements sur route n'était pas menacée.

Ce qui était plus préoccupant, c'était l'attitude très réservée de la population kabyle. Le mouvement révolutionnaire avait donc une influence marquée sur la population. Celle-ci ne paraissait pas

dérision des salaires, tricherie des urnes

Bourgès-Maunoury peu après son arrivée à Alger.



Soustelle, Bourgès-Maunoury, Chevallier, Cherrière.



Assemblée algérienne. Le ministre et le bachagha Aït Ali.



A l'Assemblée algérienne : « Nous maintiendrons ! »

Photos Cinémathèque Gaumont



M.-É. Boucher

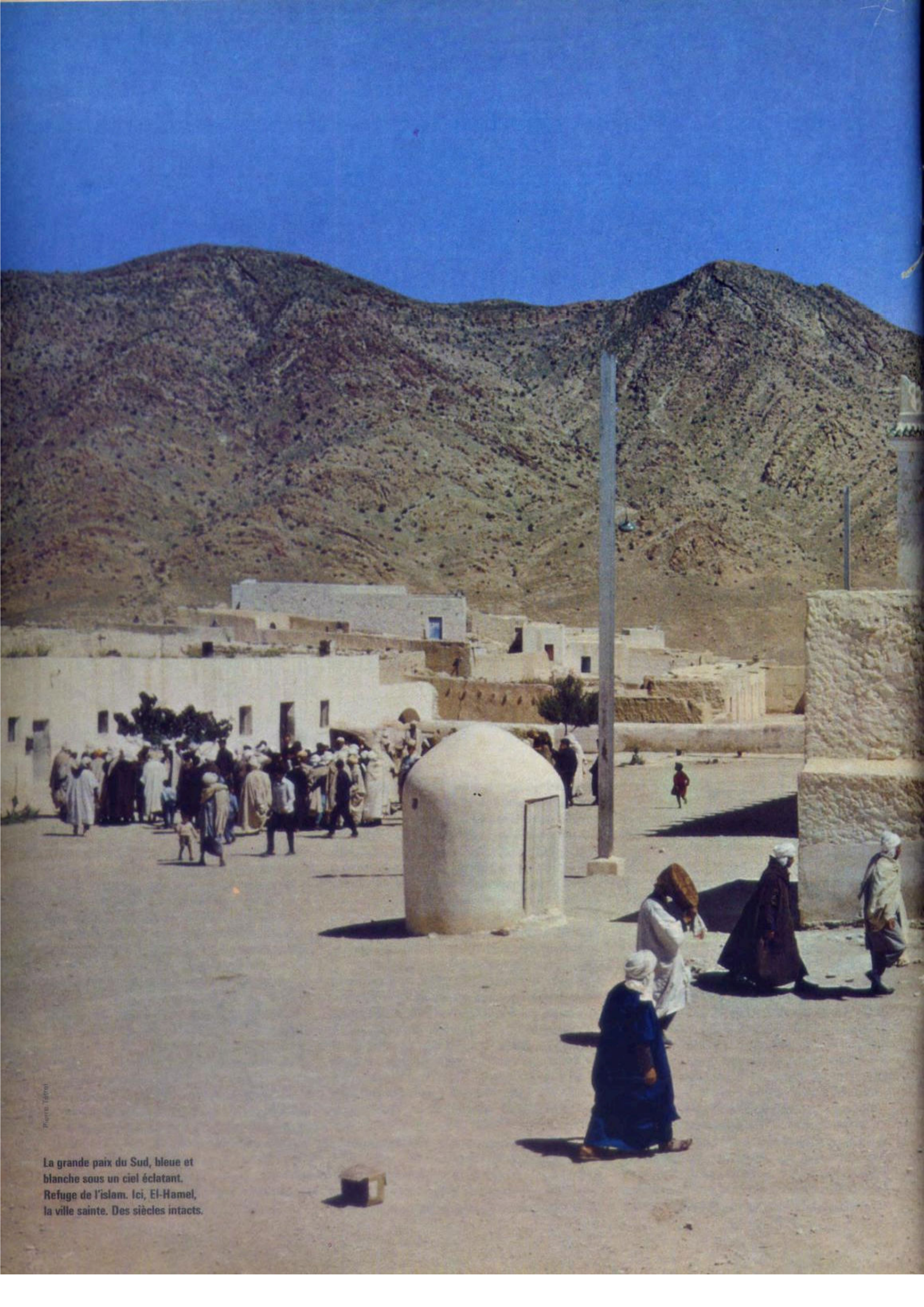
La Kabylie. Rien ne va plus. Cependant, dans les villes et les villages, la vie continue. Les marchés restent ouverts.

vraiment hostile dans son ensemble et les cadres kabyles traditionnels nous demeuraient fidèles, mais on sentait que quelque chose mûrissait dans les esprits. De ce point de vue, l'attitude des femmes était caractéristique : une de nos reconnaissances atteignant un village éloigné avait été reçue avec you-you et couscous — parce qu'on l'avait prise pour « l'armée égyptienne débarquée »... Or les femmes, en Kabylie, ont une influence prépondérante : elles restent au pays pendant que les hommes s'expatrient, elles élèvent les enfants et constituent l'élément conservateur des traditions par excellence. Si elles étaient favorables aux hors-la-loi, le recrutement de ces derniers deviendrait très facile.

En outre, bien sûr, jouerait le chômage, cette maladie endémique de l'Algérie, et notamment de la Kabylie. Cette région pauvre en ressources ne pouvait vivre que par les mandats envoyés de France. Il y avait là une interdépendance qui, convenablement exploitée, eût dû constituer un atout en notre faveur.

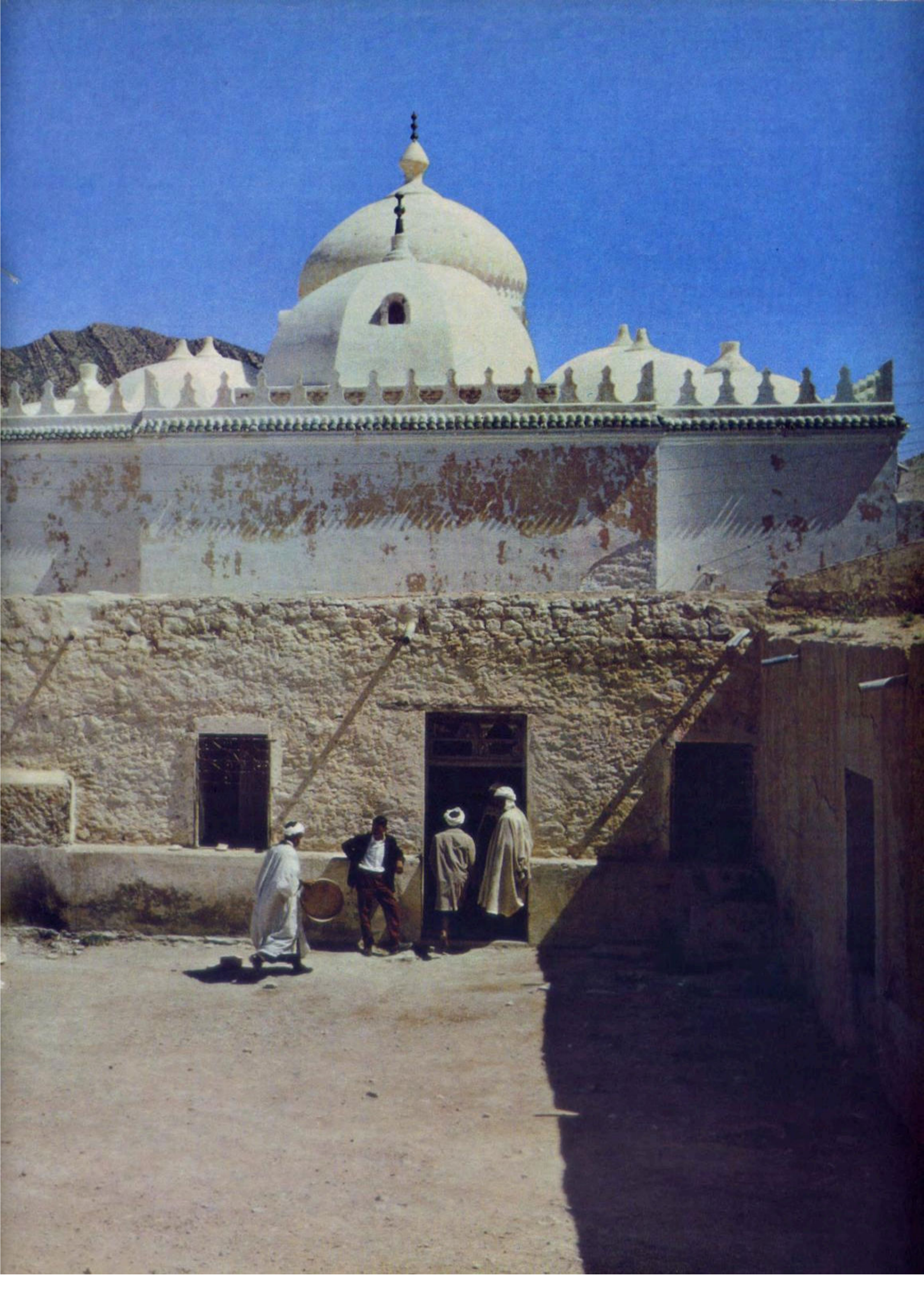
Mais en regard de ce seul avantage — qui ne fut jamais exploité, d'ailleurs —, que de faiblesses ne découvrions-nous pas ! Dans ce pays où plus d'un homme sur deux avait vécu et travaillé en France, on constatait le développement d'un prolétariat indigène dû, évidemment, à l'accroissement démographique, mais aussi à une politique trop longtemps prolongée de bas salaires. Les colons français, très peu nombreux, n'avaient qu'une faible responsabilité dans cette situation. En revanche, les petits fonctionnaires, souvent prévaricateurs et mal surveillés par une hiérarchie administrative trop lointaine, accablaient la population. La sous-administration conduisait à la perte de contact avec les masses indigènes. Les élites indigènes, peu ou mal intégrées à la communauté française, ne subsistaient souvent que par l'exploitation du peuple. Brodant sur le tout, la généralisation des procédés électoraux abusifs avait enlevé tout prestige à l'image démocratique qu'on eût voulu se faire de la France. C'est ainsi qu'à Michelet, le député local kabyle, chrétien et M.R.P., avait été « élu » par le double fond des urnes, bien que, par son origine (enfant trouvé élevé par les pères blancs) et par sa religion, il n'eût joui d'aucune sympathie dans ce pays, le plus aristocratique de la Kabylie. Cette « élection » compensait un siège socialiste donné, quelque part en France, à un ancien gouverneur général ! Naturellement, ce pauvre député n'aurait pas pu venir à Michelet sans se faire assassiner. Mais pour se dédouaner, il nous bombardait de lettres

(Suite page 338.)



Pierre Tétrel

La grande paix du Sud, bleue et blanche sous un ciel éclatant. Refuge de l'islam. Ici, El-Hamel, la ville sainte. Des siècles intacts.



entre l'armée et les villages - Krim Belkacem installe la peur

(Suite de la page 335.)

en faveur des hors-la-loi arrêtés... D'autres exemples du même ordre montraient que le pays était malade d'avoir été géré trop longtemps au profit d'intérêts privés et par une administration inefficace, sordide par certains côtés et prodigue par d'autres. Il existait, par exemple, à Tizi-Ouzou un hôpital à demi construit (où j'installai mon état-major) et où la journée de malade serait revenue à plusieurs milliers de francs ! Certains villages de la montagne n'avaient pas de route, mais d'autres, bien vus de l'Administration, avaient adduction d'eau et électricité. Les écoles étaient généralement luxueuses. Le bilan ne pouvait manquer d'inspirer des réflexions sévères.

L'action de la 2e D.I.M. en juillet

En somme, le terrain était nettement favorable à la rébellion et celle-ci, encore faible, paraissait tenir en main la population.

Compte tenu des renforcements trouvés sur place (un bataillon de chasseurs alpins et le 11e bataillon de choc), je disposais d'une bonne cinquantaine d'unités (compagnies, escadrons et batteries). Celles-ci, réparties sur le terrain, formaient un quadrillage assez lâche de Palestro à Bougie, chacune des unités se trouvant à 30 kilomètres des autres.

Aussitôt installé, chacun se mit au travail. Dès le début, des résultats plutôt encourageants furent obtenus. A Tifrit-N'Aït-el-Hadj, un capitaine, se promenant seul au marché, est informé que des hors-la-loi s'y trouvent. Il appelle par radio sa compagnie, boucle le marché et en arrête un certain nombre. Il apprend ainsi l'existence d'une bande dans le douar Beni-Flick sous les ordres d'un certain Missoum Amar, ancien militant du P.P.A., qui n'aurait adhéré au mouvement clandestin que fin avril 1955. La bande, composée de quatre « sections » de quelques hommes armés réparties sur quatre villages, avait saboté des poteaux télégraphiques près d'Azazga en mai 1955, incendié une maison forestière et assassiné, en juin, l'*amine* d'un village. Un des chefs de section, Hernoune, avait vu à Alger Didouche Mourad, terroriste connu de nos services de police. Des opérations fondées sur ces renseignements permirent ensuite de mettre hors de combat l'un de ces groupes.

Quelques jours plus tard, au cœur de la Kabylie, sur les pentes du Djurdjura, le ralliement d'un rebelle permit une autre opération très payante au Kouriet. Un groupe caché dans une grotte fut surpris, six rebelles furent tués, les autres arrêtés ou mis en fuite. En outre, nous obtînmes la liste complète de la bande de 27 hommes dont 17 étaient déjà tués ou prisonniers.

La contre-offensive fellagha d'août

En somme, comme on le voit, si le renseignement avait pu reprendre, nous aurions eu assez vite des résultats qui n'auraient pas manqué de ruiner le prestige des rebelles. Etions-nous sur la bonne voie, comme semblaient l'indiquer d'autres opérations moins caractéristiques, mais aussi payantes ? Dans le premier mois, nous avions tué 24 rebelles et arrêté 13, nous avions ramassé 30 armes de guerre et près de 100 fusils de chasse, arrêté 215 suspects et nous n'avions perdu ni un homme ni un fusil.

A partir du début d'août, la situation se renverse nettement. Des consignes nouvelles ont été reçues par les rebelles. Celles-ci semblent avoir été apportées par Krim et Ouamrane, qui ont été signalés à plusieurs reprises. Les chefs rebelles ont cherché à secouer la passivité de leurs troupes et des populations par des assassinats, des sabotages et l'organisation très bien préparée d'une première embuscade sur nos troupes.

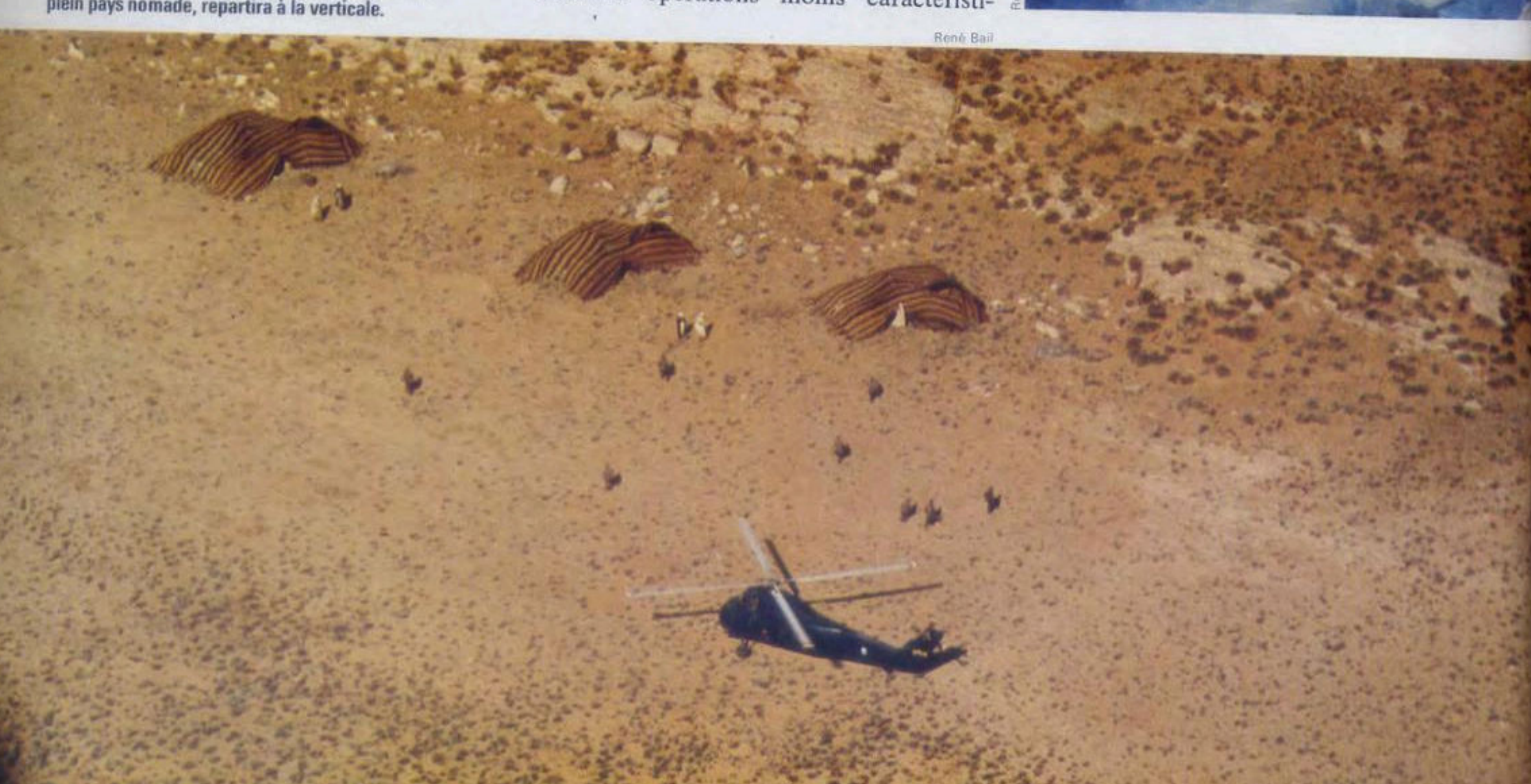
Avant que les « hélicos » fassent partie du paysage de la guerre, les Arabes en avaient une vraie terreur. Ils les appelaient les « avions à plumes ».



René Bail

Ce gros insecte couvant des touffes d'épineux, en plein pays nomade, repartira à la verticale.

René Bail



L'hélicoptère. C'est encore une « denrée » rare pour les combattants d'Algérie. Il faudra attendre l'année 1956.



C'est en réalité une affaire assez mineure : le camion de ravitaillement en eau d'une batterie du 8e R.A., escorté par un autre camion, va tous les jours — malgré les ordres — et à la même heure faire son plein à l'oued. Sur la route de retour, une boucle l'oblige à ralentir. C'est dans cette boucle que l'attend l'embuscade. Sept de nos hommes sont tués, six blessés. Nous perdons en outre un pistolet mitrailleur et huit fusils. Nous payons ainsi chèrement un relâchement des mesures de sécurité. Mais ce n'était militairement qu'un incident.

Sur le plan psychologique, c'est tout différent. Cette petite embuscade a un énorme retentissement dans la population kabyle. Elle se poursuit par une série d'assassinats, de tournées de propagande d'hommes armés, de sabotages de poteaux télégraphiques. En somme, il s'agit d'une *offensive de propagande* tendant à redresser la situation en Kabylie, à préparer la possibilité d'un soulèvement plus généralisé et sans doute à accompagner l'action spectaculaire qui va se déclencher dans le Constantinois. Tout ce qui avait été gagné depuis le début est perdu. Déjà l'on voit se développer dans les masses, outre la peur qu'inspirent ces bandes, un mouvement d'opinion de caractère passionnel et politique qui crée un fossé de plus en plus large entre la population kabyle et la France.

L'action de la 2e D.I.M. en septembre

Il faut noter que, dans cette « contre-offensive », aucun élément rebelle nouveau n'apparaît : ce sont toujours à peu près les mêmes bandes connues, avec des effectifs voisins de ceux du passé ou en légère augmentation. Je conclus mon compte rendu mensuel par la phrase suivante : « La dégradation de la situation [...] comporte de plus en plus une composante politique dont les éléments dépassent le domaine militaire. »

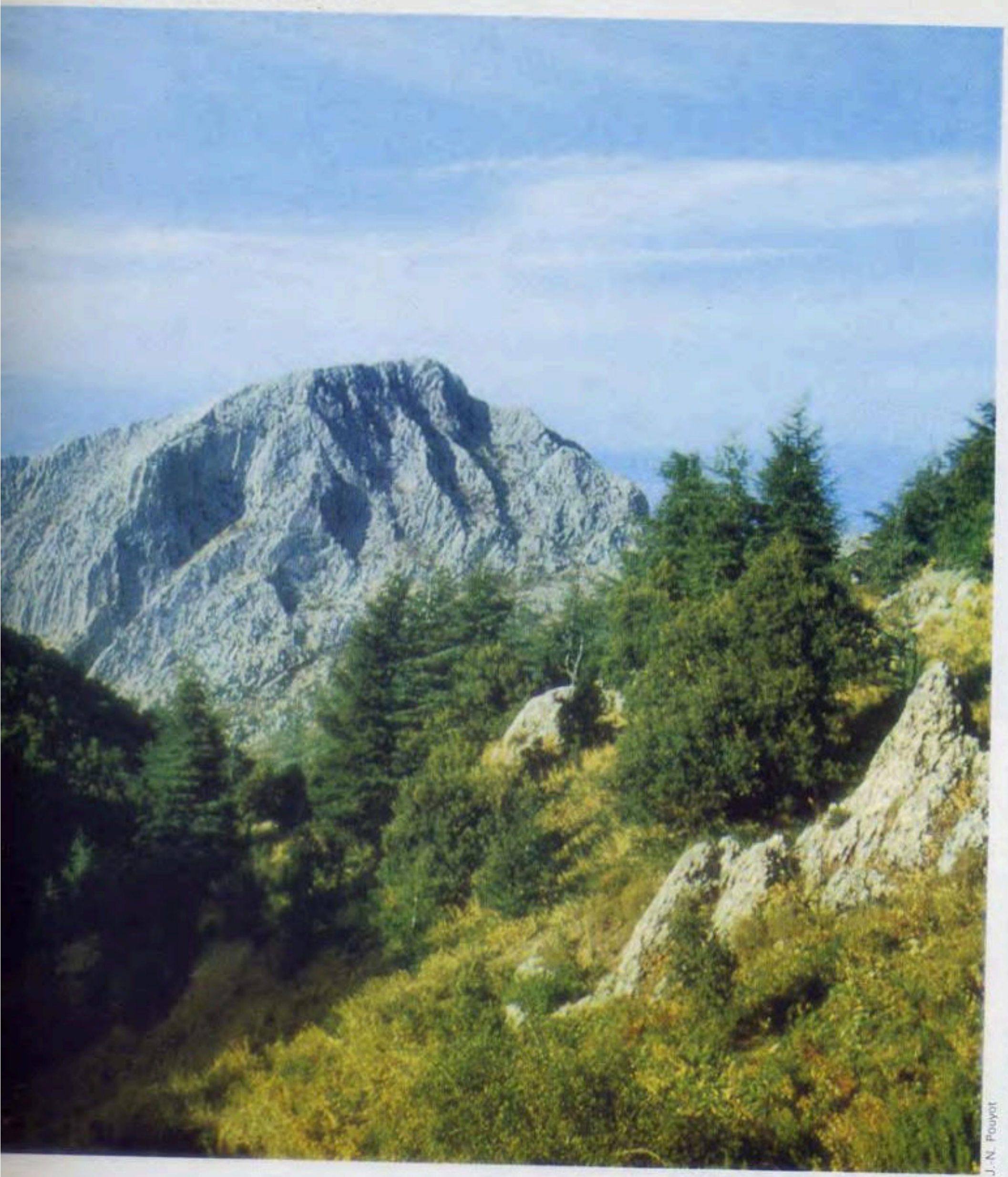
Après deux mois d'expériences contrastées en Kabylie, j'aboutis aux conclusions personnelles suivantes :

Les habitants, dans leur très grande majorité, suivent ces événements avec crainte, crainte de voir la guerre se durcir et d'être entraînés dans le conflit dont ils sont jusqu'ici spectateurs passifs. D'autre part, certains notables demeurés dans l'expectative, inquiets maintenant, ont demandé protection et donnent des renseignements. Enfin, nous perdons chaque jour un ou plusieurs notables francophiles ou simplement suspects aux yeux des rebelles. La courbe des assassinats politiques monte régulièrement ▶



L'hélicoptère, ▶ pondeur de paras d'une crête à l'autre et dont le lointain bruit de pales annonce l'opération. Il finira par devenir l'indispensable véhicule dans cette guerre. La rapidité de son intervention permettra de bénéficier de la surprise et souvent de la victoire.

René Bail



◀ La Grande Kabylie. Des confins bleus, des routes de crêtes qui vont descendre jusqu'à Bougie, où s'étalent la mer et, désormais, les rebelles.

J.-N. Pouyot

comment gagner politiquement la guerre ?

depuis six mois et si cela continue, nous n'aurons bientôt plus aucun partisan avoué.

Il importe de réagir contre cette situation, sous peine de voir la population pencher pour les rebelles en raison de notre passivité apparente.

Contre les rebelles armés, nous ne pouvons faire davantage. Il faut des renseignements et ceux-ci dépendent de l'état d'esprit de la population. La seule solution qui m'apparaisse est de lutter contre les assassinats en s'attaquant aux dirigeants politiques du maquis, dirigeants que l'on connaît mais qu'on ne peut condamner faute de preuves juridiques. Le préfet, à qui j'ai fait part de mes réflexions, vient de rédiger une note de service destinée à freiner la relaxe des personnes suspectes après arrestation. La solution est de revoir les listes de suspects pour limiter les arrestations aux « certainement dangereux » afin de pouvoir les assigner à résidence au lieu de les relâcher ! La mienne serait de pouvoir disposer d'un système judiciaire efficace du type cours martiales, où l'accusé peut se défendre mais où la sanction est rapide et exemplaire. C'est le seul moyen d'éviter les abus que ne peut manquer de provoquer une justice inefficace.

Or les maquisards attaquent maintenant nos patrouilles. L'une d'elles, qui réagit bien et qui appelle les renforts par radio, permet de démanteler en partie la bande d'Ouamrane dans la Soummam. Une grande opération avec hélicoptères (pour la première fois), pour boucler une bande à l'ouest de Tizi-Ouzou échoue et nous cause quelques pertes. Autour de Michelet, un groupe de petites bandes maintient une atmosphère d'agitation. D'autre part, la rébellion paraît s'organiser dans la région de Palestro.

Fin septembre, l'envoi en Algérie de la 27e division alpine entraîne notre relève par cette grande unité à vocation montagnarde. Nous sommes envoyés vers l'est pour occuper et pacifier les confins tunisiens.

Au moment de quitter la Kabylie, qui est un pays que j'aime, que j'ai connu comme lieutenant et où j'ai pu apprécier la vive intelligence de ses habitants, le bilan de notre action de trois mois est très positif. Nous avons tué, blessé ou arrêté 65 rebelles armés auxquels nous avons pris 73 armes de guerre. Nous avons eu 14 tués et 18 blessés et perdu 9 armes de guerre. Au cours des opérations, 659 suspects ont été arrêtés et nous avons récupéré 206 fusils de chasse. C'est bien, mais le résultat visé n'a pas été atteint, la rébellion n'a pas été complètement écrasée. Les principaux chefs, Krim Belkacem et Ouamrane, nous ont échappé.

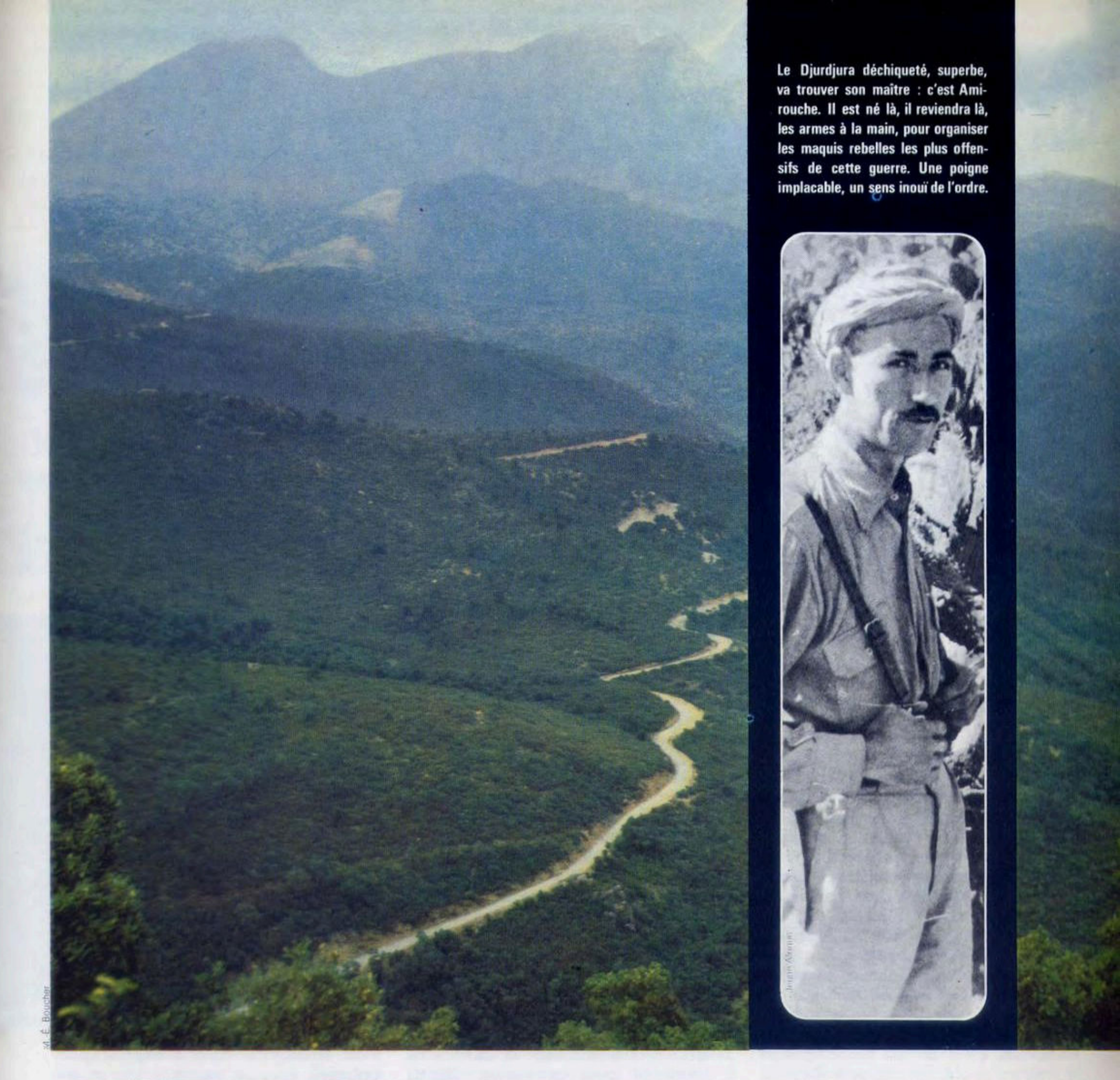
Départ de la 2e D.I.M. et bilan

Plus je réfléchis à ce bilan, plus je suis convaincu que la guerre qui nous est faite est une guerre essentiellement politique, à laquelle on ne peut répondre que par des moyens politiques. C'était déjà la conclusion tirée de l'expérience indochinoise comme de la guerre d'Espagne en 1809 et de la guerre en Chine contre les Japonais : lorsque la guérilla s'appuie sur la majorité de la population, elle ne peut pas être jugulée par des forces régulières.

La clef de cette guerre est la population. Il faut la rallier, et d'abord la rassurer, donc la protéger efficacement. Il faut aussi lui offrir des perspectives politiques capables de contrebattre celles que prônent les rebelles. A une révolution, il faut répondre par une autre révolution constructive, établir une administration efficace, ranimer l'économie, donner confiance dans l'action future de la France. C'est un programme qui dépasse de beaucoup le domaine militaire.

Tous, nous sentons que la guerre d'Algérie soulève les problèmes les plus difficiles. Il faudrait un gouvernement fort, des moyens nombreux de toute nature (administrateurs, police, argent, etc.), qui font défaut. L'armée est là avec toute sa bonne volonté. On a tendance à tout lui demander. L'avenir prouvera que, cédant à la facilité, on finira par lui demander de prendre à sa charge des tâches qui l'amèneront peu à peu à sortir de son rôle. H

Général BEAUFRE



Le Djurdjura déchiqueté, superbe, va trouver son maître : c'est Amirouche. Il est né là, il reviendra là, les armes à la main, pour organiser les maquis rebelles les plus offensifs de cette guerre. Une poigne implacable, un sens inouï de l'ordre.

AMIROUCHE LE TERRIBLE

DANS le rapport qu'il envoie à Soustelle, le 11 mars 1955, au retour d'une tournée en Kabylie, le chef du cabinet militaire du gouverneur général, Vincent Monteil, insiste surtout sur deux points : 1) la contradiction entre la politique d'une majorité de militaires et de fonctionnaires essentiellement soucieux de faire passer la lutte contre le F.L.N. avant toute autre considération et celle d'une minorité de « partisans du dialogue » parmi lesquels se trouvent aussi bien des Algériens, comme l'instituteur-écrivain de Fort-National, Mouloud Feraoun, que des Français comme l'administrateur de Michelet, Emile Baume et son adjoint Bighetti de Flogny ; 2) la nécessité de procéder à un gros effort de scolarisation et de formation professionnelle, de nommer des administrateurs nouveaux et de destituer immédiatement les caïds prévaricateurs « si on ne veut pas voir apparaître de nouveaux maquis ». En ce qui concerne les maquis déjà existants, et qui sont très précisément signalés, Vincent Monteil estime que leur importance ne doit pas être grossie. Ce qui compte, pour lui, c'est le problème politique.

On ne trouve pas une analyse tellement différente dans l'exposé que Krim Belkacem, chef de la wilaya 3 du F.L.N., présente, trois semaines plus tard, après l'arrestation de Rabah Bitat, aux membres du conseil de cette région, parmi lesquels se détache un jeune montagnard à forte carrure, Si Hamimi.

Krim Belkacem estime en effet que si la situation politique en Kabylie est, de son point de vue, plutôt bonne, puisque les réseaux clandestins du F.L.N. arrivent maintenant à toucher plus ou moins directement une population de 650 000 habitants, concentrés sur moins de 8 000 km2, la situation militaire n'est ▶

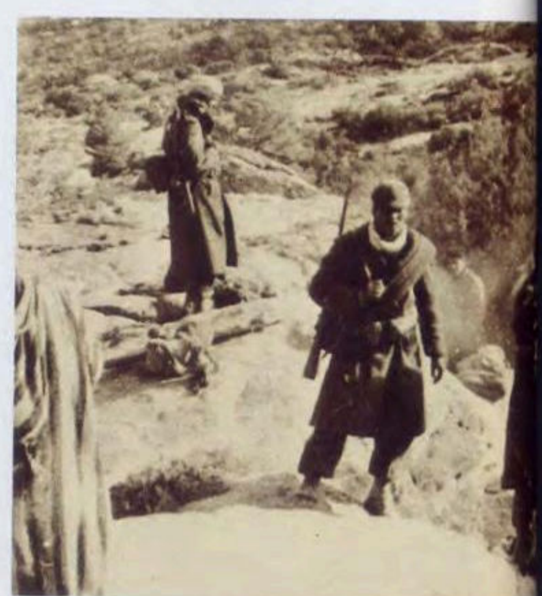

Holmès-Lebel

◄ Les *djounoud* (combattants) d'Amirouche, à l'heure de la prière, au repos, dans une clairière de la forêt de l'Akfadou.

Le front contre ► terre, près du fusil. Mars et Allah. Une discipline de fer règne chez les hommes.

Bien armés, bien équipés et bien nourris, les maquisards d'Amirouche formaient l'élite des maquis dès 1955.
▼

un bijoutier dévoré de passion politique



pas très brillante. Les raisons qu'il donne, sans complaisance, pour expliquer cet état de fait, sont multiples.

Les interventions de l'armée française qui ont suivi l'opération « Aloès » (fin décembre 1954) ont été, tout d'abord, souvent efficaces. D'autre part, plusieurs chefs de valeur, combattants de la première heure, ne sont plus à leur poste. Certains sont morts au combat, tels Si Saïd, dans la zone de Port-Gueydon, ou Guerbi Garmaraoui, tué le 4 mars dans la zone de Bouira. D'autres ont été faits prisonniers, tels Ali Zamoun qui, le 1er novembre, avait tiré, au village de Tizi-N'Tleta, les premiers coups de feu de la guerre en Kabylie. D'autres ont changé de fonctions, tel le premier commandant de la wilaya 3, Omar Ouamrane, qui avait fait merveille dans le secteur de Mirabeau, puis dans la vallée du haut Sebaou, mais qui a quitté le terrain pour prendre, à la place de Rabah Bitat, le commandement de la wilaya 4, et qui a, en conséquence, déplacé son P.C. vers le secteur Palestro-Bou-Zegza-Rivet. D'autres, enfin, demeurent en place, mais ils sont affaiblis par la maladie : c'est le cas, dans la zone Michelet-Fort-National, de Fernan Hanafi, vétéran de l'O.S. et du C.R.U.A., qui est rongé par la tuberculose.

Après ce tableau plutôt sombre, Krim Belkacem termine cependant sur une note optimiste en exprimant la satisfaction que lui donnent deux chefs dynamiques qu'il appelle familièrement « le Gros » et « le Grand », Mohammedi Saïd, à l'est de la région, et Amirouche, dans la vallée de la Soummam.

Mohammedi Saïd, *alias* Si Nasser, mérite bien son surnom de « Gros ». Il a les épaules larges, le ventre lourd, la cervelle épaisse sous un crâne chauve, le cœur dévôt, l'âme pieuse jusqu'à la bigoterie et la mitraillette prompte. C'est le seul chef F.L.N. à avoir fait ses classes dans l'armée allemande, et, en souvenir de cette époque, il porte volontiers un casque à la prussienne.

Né en 1912, dans le douar Aïn-Fra (commune mixte de Fort-National), travailleur volontaire en Allemagne pendant la seconde guerre mondiale, il s'est engagé dans la Waffen S.S. Après un séjour à Berlin, en mai 1943, il a été, en 1944, en même temps que deux autres compagnons d'aventure, envoyé par l'Abwehr en mission de renseignement en Algérie, mais il a été arrêté dans la région de Tébessa. Condamné aux travaux forcés à perpétuité pour espionnage, libéré, après plusieurs remises de peine, au début de 1954, il est rapidement passé à la clandestinité. C'est Abane qui, après avoir pris contact avec ce hors-la-loi, l'a dépêché à Krim Belkacem en le recommandant en ces termes : « Ce n'est pas un aigle, mais c'est un soldat. » Effectivement, sur le plan militaire, le chef de la wilaya 3 n'est pas mécontent de cette recrue.

De la bijouterie à la montagne

Aussi haut que Mohammedi Saïd (1,80 m), le « Grand » Aït Hamouda Amirouche n'est pas, lui, ventripotent et pachydermique, mais sec, noueux, osseux et nerveux. Son visage n'est pas rond et empâté, mais allongé, raviné, expressif, avec un nez très fort et des sourcils très écartés au-dessus d'yeux marron foncé perçants. Une autre morphologie. Un autre homme.

Amirouche n'est pas, en effet, comme Mohammedi Saïd, un fruste campagnard, mais un citadin relativement lettré. Bien qu'il n'ait jamais possédé de diplômes et qu'il ait commencé à travailler comme journalier, son père, un notable de Tasseft-Ouaguemoun (douar Ouacif), la petite localité du Djurdjura où il est né le 31 octobre 1926, lui a donné une certaine éducation en arabe, car il sympathise avec les idées culturelles et politiques des ulémas. Amirouche s'est marié, à Oued-Fodda, avec sa cousine germaine, et l'oncle-beau-père, plus riche que le reste de la famille, l'a aidé à monter un petit commerce de bijouterie à Relizane. C'est dans cette bourgade

Holmès-Lebel



d'Oranie qu'il retravaille et vend, entre autres pièces, les colliers, les bracelets et les bagues des Beni-Henni, dont la renommée artistique s'étend bien au-delà de la Kabylie.

Cet artisan bien établi, père d'un jeune garçon, Nourredine, est bientôt saisi par le démon de la politique. Il approuve le leader nationaliste de la ville, le Dr Ahmed Francis, qui dénonce — c'est l'époque du proconsulat de Marcel-Edmond Naegelen — les élections truquées. Les options qu'il prend sont cependant plus radicales que celles du responsable de l'U.D.M.A. Non content d'adhérer au M.T.L.D. et de quitter Relizane pour aller s'employer, à Alger, comme permanent au siège de ce mouvement, place de Chartres, il entre à l'O.S.

Lorsque la répression s'abat sur l'Organisation spéciale du M.T.L.D., en 1950-1951, Amirouche est incarcéré. Libéré, mais interdit de séjour à Alger, il retourne, à sa sortie de prison, à Relizane, mais il va clandestinement passer les dimanches dans la capitale. Bien qu'il soit fort anticommuniste, il va souvent rendre visite à des amis du journal du P.C.A. *Alger républicain,* et notamment au fraternel et astucieux Isaac Nahori, dit « Coco ».

Comme il est surveillé de près par les polices d'Alger et de Relizane, il décide de se rendre en France. Il milite, à Paris, au M.T.L.D., dans la kasma du 3e arrondissement (qui, après le 1er novembre 1954, sera l'une des premières à adhérer à la fédération de France du F.L.N. lorsque celle-ci sera constituée par Terbouche).

Rentré en Algérie, Amirouche apprend, à Alger, en décembre 1954, que son père, tout comme d'autres notables de la région, a été imposé pour un million de francs — « au hasard et injustement », proteste-t-il — par un leader local trop zélé du F.L.N. « Je vais aller à la montagne, en Kabylie, explique-t-il à ses amis, pour y faire rapporter cette décision ridicule. Après quoi, j'entrerai dans un maquis. »

Une audace payante

Il fera comme il a dit. Il entre en contact avec le F.L.N. d'Ouacif, règle à l'amiable l'affaire de la taxe — la mesure qui avait frappé son père est annulée — puis il rejoint le groupe armé F.L.N. le plus proche.

Amirouche y arrive à un moment crucial, puisque le chef du maquis de la zone de Michelet, Amar Aït Cheikh, vient d'être tué dans un accrochage avec une unité française. Les *djounoud* sont démoralisés, hésitants. Amirouche leur donne des conseils pour se réorganiser. Il le fait avec une telle autorité et un tel ascendant que les maquisards lui demandent de prendre la place d'Amar Aït Cheikh. Il accepte.

L'initiative est hardie, car jamais encore un responsable F.L.N. n'a occupé un commandement militaire sans avoir été préalablement désigné par l'échelon supérieur de la hiérarchie de l'organisation. Amirouche prend cependant ce risque. Il se dit qu'il ne peut pas laisser passer l'occasion d'entrer dans la résistance par la grande porte, et il a assez confiance en son étoile et en son éloquence persuasive pour penser qu'il réussira à faire entériner cette entorse à un règlement sur lequel le F.L.N. ne badine pas.

Sera-t-il officiellement promu, sera-t-il fusillé ? Tout dépend du « patron », Krim Belkacem. En tournée dans le secteur, le chef de la wilaya 3 apprend, à Fort-National, trois semaines après le ▶



Éditions du Seuil

L'écrivain Mouloud Feraoun. « Ceux qui ont souffert, ceux qui sont morts pourraient dire des choses et des choses. J'ai voulu timidement en dire un peu à leur place. Et ce que j'en dis, c'est de tout cœur... »

ambition de chef, minutie de comptable

coup d'éclat d'Amirouche, les initiatives et les activités de ce nouveau venu. Il décide de juger lui-même, par un contact direct, s'il doit s'attacher ou éliminer ce personnage hors série.

Il s'installe, avec son escorte, à Iliten sur les hauteurs du Djurdjura, et il envoie à Ouacif un émissaire chargé de dire à Amirouche qu'il doit se présenter, seul, dès le lendemain, à ce P.C. bien camouflé. Krim Belkacem calcule que, compte tenu de la distance Ouacif-Iliten, le voyageur devrait atteindre le P.C. au coucher du soleil. Amirouche arrive, en fait, avec quatre heures d'avance sur l'horaire prévu. Ce grand gaillard brun, moustachu et barbu, montre ainsi ses qualités de « coureur de djebels » et passe un premier test favorable.

L'entretien Krim Belkacem-Amirouche est d'abord assez tendu, car le chef de la wilaya 3 rappelle fermement à son hôte que personne n'a le droit d'exercer un commandement dans le F.L.N., de collecter de l'argent et de récupérer des armes sans avoir été, au préalable, dûment mandaté. La défense d'Amirouche est habile. Il explique que s'il n'était pas intervenu, les combattants, désorientés par la mort d'Amar Aït Cheikh, se seraient dispersés en petits groupes anarchiques ou seraient rentrés chez eux. En les réorganisant, il a rendu, lui, Amirouche, un grand service au commandant F.L.N. auquel il entend, maintenant qu'il a été convoqué à son P.C., obéir avec discipline. Amirouche a d'ailleurs apporté un long rapport écrit sur les effectifs de sa troupe et sur l'argent et les armes qu'il met, en même temps que les hommes, à la disposition de l'organisation F.L.N.

La présentation de ces documents achève de convaincre Krim Belkacem de la sincérité et de la valeur de son interlocuteur. L'audace d'Amirouche a été payante.

Veste camouflée, treillis, rangers, casquette et arme automatique, un rebelle. Il ressemble à un combattant régulier.



Yves-Guy Bergé

Numéro 2

Le chef de la wilaya 3 ne montre pas trop vite ses sentiments, mais il invite Amirouche à passer la nuit à son P.C.

Le lendemain, Krim Belkacem saisit le jeune chef d'une proposition précise, et qui est acceptée d'enthousiasme : Amirouche quittera son « douar d'origine » d'Ouacif, où il ne serait pas prudent de séjourner plus longtemps, et il deviendra le responsable F.L.N. de toute la vallée de la Soummam, de Sidi-Aïch à Bouira. Son rôle sera d'implanter de nouveaux maquis dans cette zone difficile, travaillée par la propagande messaliste, et d'établir, *via* Bouira, une liaison avec la wilaya 2 (Constantinois) dont la wilaya 3 (Kabylie) est coupée.

La mission est accomplie. Un mois plus tard, des groupes de choc F.L.N. bien organisés opèrent dans la vallée de la Soummam et Amirouche a noué, par courriers spéciaux, un contact avec le chef de la wilaya 2, Zighout Youssef. Ce dernier a lui-même rencontré un envoyé du chef de la wilaya 1, Chihani Bachir, et du responsable des Nemencha, Laghrour Abbès. Comme, de son côté, Krim Belkacem a pu se mettre en liaison avec le P.C. de Marnia du chef de la wilaya 5, Larbi Ben M'Hidi (« El-Hakim »), grâce aux relais constitués, en wilaya 4, par le responsable de Chréa, Souidani Boudjema et par le chef des maquisards de l'Atlas blidéen et des monts des Amrouna (zone de Teniet-el-Haad), Ahmed Bougarra, dit Si M'hamed, fils de l'instituteur et ex-cheminot cégétiste d'Affreville (El-Khemis), leader dynamique, instruit, brillant et, à l'occasion, sarcastique, la direction du F.L.N. constate qu'elle peut avoir, pour la première fois, une vision globale de l'action de l'A.L.N. dans toute l'Algérie.

En mai-juin 1955, les opérations de l'armée prennent, cependant, une telle ampleur que toutes ces communications sont à nouveau interrompues, y compris celle d'Amirouche avec la wilaya 2, mais Krim Belkacem ne peut pas en tenir rigueur à son lieutenant : celui-ci remporte en effet une grande victoire en écrasant, après un combat bien mené, le maquis M.N.A. de Bellounis, qui était la plus grosse épine plantée au cœur de l'organisation F.L.N. de Kabylie.

Amirouche, qui établit son quartier général à l'est du Djurdjura, dans la région des Bibans, s'est hissé au rang de principal adjoint de Krim Belkacem,

Une section rebelle, dans un col du Djurdjura. Après la mort du chef rebelle des Ouacifs, Amirouche prend le commandement et rassemble les hommes en désarroi.

le n° 2 de la wilaya 3. Les services français ne l'ignorent pas. Les fiches de recherche de la police et de l'armée signalent qu'Aït Hamouda Amirouche, fils d'Amirouche Ben Ahmed et de Mendes Fatima Bent Ramdane — signe particulier : une cicatrice d'un centimètre et demi verticale au-dessus du pouce — est « très dangereux ».

Des « maquis modèles »

Doté d'une résistance physique extraordinaire (il lui arrive souvent de faire à pied, dans sa journée, des randonnées de 50 à 70 kilomètres), Amirouche, vêtu, en général, d'une gabardine anonyme sanglée d'un ceinturon, chaussé de souliers de cuir et de guêtres grises et coiffé d'un bonnet de police comme en portent, au cantonnement, les « 2e classe » français, se déplace sans arrêt. Il marche de jour et de nuit, par monts et par vaux, toujours « sur le tas », payant de sa personne pour animer personnellement le combat fugitif, auréolé de légende, de « l'armée des ombres ».

A son P.C., en revanche, cet organisateur qui aime la hiérarchie des postes et des responsabilités, se transforme en fonctionnaire pointilleux. Il rédige lui-même, d'une petite écriture serrée, rapport sur rapport, dresse des organigrammes, fait fonctionner toute une bureaucratie avec ses papiers à en-tête, ses notes en triple exemplaire, ses cachets et ses tampons.

Amirouche fait régner, parmi ses troupes, une discipline très stricte et souvent même féroce, mais sa loi de fer est acceptée sans murmure parce que le chef est aussi dur pour lui-même que pour les autres. Il partage entièrement la vie des *djounoud,* prend sa part de leurs corvées (transport du ravitaillement, travaux de terrassement pour la construction des abris, etc.) et chante avec eux, en chœur, le soir, au bivouac, les poèmes dans lesquels le barde kabyle ▶

Agence Dalmas



Djounoud à l'entraînement. Casquette à la chinoise et couverture roulée comme un boudin de riz. On lève le poing au premier rang. A moins que ce ne soit pour marquer l'alignement. Nous sommes loin des recrues aux uniformes disparates des premiers jours du soulèvement. ▶



Oudinot

Les Beni-Douala, en Grande Kabylie, au nord de Tizi-Ouzou. Plus de vingt villages qui se rallieront peu à peu à la France, malgré la pression du F.L.N.

des "maquis modèles" dans une main de fer

Si Mohand exaltait, il y a bien longtemps déjà, la résistance aux étrangers :

J'ai juré que de Tizi-Ouzou
Jusqu'à l'Akfadou,
Ils ne me commanderaient pas...

La réputation d'Amirouche est telle que les volontaires affluent dans ses groupes armés, dans ses maquis qu'Abane appellera un jour, au cours d'une réunion de direction du F.L.N., chez Rachid Amara, boulevard de Telemly, des « maquis modèles ». En juin, le chef kabyle se trouve à la tête de 800 soldats constitués en unités homogènes dont la plus petite est le détachement de onze hommes.

Bien armés, tous ces combattants sont aussi bien habillés grâce aux collectes d'argent que les percepteurs d'Amirouche effectuent dans différentes localités de Kabylie, surtout entre le 20 et le 30 de chaque mois, lorsque les travailleurs partis pour la France « l'exil au front », selon la formule de Si Mohand, envoient leur mandat postal au pays natal. Les malades et les blessés sont soignés dans un service de santé qui fonctionne avec la collaboration secrète des médecins d'Alger. Amirouche fait même appel, en dépit de sa misogynie, aux services de la fille d'un riche limonadier d'Alger, Nefissa Hamoud, docteur en médecine, spécialiste en pédiatrie, qui se partage entre ses activités professionnelles à son cabinet de la rue Lucien-Borgeaud et ses missions clandestines dans les maquis.

La « guerre psychologique » est menée par Amirouche avec le même dynamisme que la « guerre des fusils ». Quand les autres zones de la wilaya 3 tirent leurs tracts à 150 exemplaires, celle d'Amirouche tire les siens à 1 500 exemplaires.

Krim Belkacem a raison de dire que l'inquiétant jeune homme qu'il a recruté, six mois plus tôt, à Iliten est devenu le meilleur de ses lieutenants.

C'est en grande partie grâce aux combattants d'Amirouche que le chef de la wilaya 3 pourra soutenir honorablement, en juillet, le choc de la « division de fer » du général Beaufre, beaucoup plus offensive que les unités françaises précédemment engagées sur le terrain. Et quand, un mois plus tard, à Alger, Soustelle déclarera qu'en Kabylie « l'action des cadres français a permis une reprise en main spectaculaire des populations », ce diagnostic erroné du gouverneur qui prend ses désirs pour des réalités fera sourire les officiers de renseignements mieux informés. H

Youssef ZERTOUTI

Pendant que les maquis ▶ se réorganisent, les rebelles déclenchent une série d'attentats dans les fermes, les douars, les villages de Kabylie, où la division du général Beaufre sera, au bout d'un an, remplacée par les alpins. Action soutenue par une série de tracts imprimés au maquis et lâchés sur la Grande Kabylie. La guerre subversive évolue.



Coll. Serge



Les marchés deviennent dangereux pour les Européens et les militaires. Ici, celui des Ouadhias.

Charbonnier/Réalités

LA KABYLIE DES KABYLES

LA Kabylie, ce n'est pas Tizi-Ouzou, la capitale, cité hâtivement sortie tout enchevêtrée de la tête d'un architecte étranger à la région et étranger au pays.

Non, la Kabylie, ce n'est pas Bougie (Bejaïa), à 175 km à l'est d'Alger, port pétrolier très actif, au débouché de l'oued Soummam, dont la vallée, où s'est tenu le fameux congrès du F.L.N. en 1956, sépare les deux Kabylies, la grande et la petite.

Il ne reste que de rares traces de l'opulence et de la splendeur de la seconde capitale hammadide après la Kala des Beni Hammad. Les vestiges almohades (1) ne sont pas nombreux, non plus.

Non ! Pour trouver la Kabylie, il faut s'éloigner le plus possible de la côte et des villes importantes et aller vers les forêts de Yakouren et d'Akfadou, à l'ouest, et vers celles de Gouraya, à l'est.

Il n'y a de Kabylie que celle des montagnes. Au pays des olives et des figues, le massif du Djurdjura, enneigé pendant la plus grande partie de l'année, abrite des cédraies extraordinaires. C'est là que vivent les Kabyles. Chaque colline, chaque crête, est coiffée d'un petit village.

Partout, malgré l'austérité du paysage — abrupt parfois et aride d'autres fois — il y a des hommes profondément enracinés. Villages disséminés à flanc de colline, maisonnettes agrippées aux ravins et à la terre ingrate, mais nourricière, car, à proximité, il y a toujours une source.

L'eau ! C'est la hantise de tout le monde. Dans ce paysage majestueux où la rocaille et l'aubépine sont comme un délire de la nature, le paysan s'installe quand même et gratte la terre. Le champ du paysan pauvre de Kabylie n'est pas seulement petit, il est aussi très aride : accroché au flanc de la montagne, il est entouré d'une haie de figuiers de Barbarie dont les épines se dressent parmi les fleurs jaunes.

A proximité du champ, il y a une petite chaumière misérable (*houch*) dans laquelle le paysan habite avec sa famille. L'aspect extérieur en est très simple. L'enceinte est peu étendue. La maison est bâtie en briques, moellons de terre ▶

(1) L'empire berbère almohade du XIIIe siècle s'étendait sur toute l'Afrique du Nord et avait été fondé par Ibn Toummert. Au XIIe siècle, il détruisit l'autre grand empire berbère, celui des Almoravides (du Maroc jusqu'aux massifs kabyles). Des guerres perpétuelles causèrent la perte de l'empire almohade, que se partagèrent les Hafsides (Tunisie) et les Marinides (Maroc).

ce petit pays sans printemps ni automne

séchée (*toub*) et grosses pierres calcaires assemblées à points vifs. Le toit, en tuiles rondes de couleur verte, est en pente comme partout dans le pays, pour que la neige ne s'accumule pas trop au-dessus du fragile habitacle. Blanchie à la chaux, elle ne laisse apparaître aucune fenêtre. Elle se cache parmi les genêts, les eucalyptus, les figuiers, les figuiers de Barbarie et même les cèdres, lorsqu'il s'agit de maisons construites sur les cimes des montagnes.

L'âne familial

La maison kabyle est la même partout. Il n'y a pas de cour extérieure, mais un patio autour duquel deux parties viennent s'articuler : l'une sert d'habitation au paysan pauvre et à sa famille, qui s'y entasse car la progéniture est nombreuse. Cette partie de la maison est une longue pièce étroite. L'autre partie sert à abriter l'âne — unique dans la plupart des cas — qui sert à tirer la charrue, porter les charges, et sur lequel la femme du paysan va jusqu'à la source puiser l'eau. Le paysan lui-même l'utilise pour aller au marché hebdomadaire, avec ses maigres marchandises. En plus de l'âne, l'appentis abrite une vieille araire archaïque et des instruments rudimentaires.

La pièce habitable s'utilise pour tout faire. La femme du paysan y prépare la cuisine, roule le couscous, file la laine et tisse les tapis aux motifs extraordinaires, durant les terribles nuits de l'hiver kabyle, pendant lesquelles tout le monde se serre, à la lueur d'un quinquet fumeux. Dans la même pièce, la marmaille turbulente s'ébat joyeusement à même le sol en pisé mais couvert de nattes en alfa et de *hambels* (2), ces tapis peu épais qui sont l'apanage des familles pauvres en Algérie. C'est là aussi que les poules et les chats vivent en liberté totale et en coexistence pacifique, ambiguë certes, mais réelle, grâce à l'autorité de la maîtresse de maison.

La nuit, tout devient calme et la poule perchée sur une poutre du plafond semble narguer la famille du paysan et méditer sur l'art de somnoler sans perdre sa vigilance à l'égard de tout matou vivant dans le voisinage. Dans la pièce, on tire les couvertures et les matelas, pour dormir. Autrement, il n'y a aucun meuble, sinon un énorme coffre en bois sculpté d'une beauté étonnante et d'une finesse extraordinaire. Il contient toutes les richesses de la famille : vieux vêtements, quelques bijoux en fer-blanc finement travaillés et égayés de couleurs vives. Les murs sont décorés de bibelots amusants : mains de fatma, lézards du désert empaillés dont les effets magiques sont indiscutables pour des paysans crédules, versets coraniques écrits maladroitement et naïvement épinglés au mur.

La vie de la famille kabyle est vouée avant tout au rite de l'eau et au cycle de deux saisons bien nettes. L'hiver absorbe la moitié de l'automne et du printemps et l'été en absorbe les autres moitiés. Ce qui fait que l'on n'a que deux saisons. De l'hiver, enneigé et terrible-

(2) *Hambels* : compromis entre la couverture de laine et le tapis. Il sert à se couvrir ou à couvrir le sol.



J.-N. Pouyot

▲ Tigzirt, sur la côte kabyle, une des plus belles du monde et des plus sauvages. Des ruines devant la mer. Bientôt, sur ces points du rivage, les nuits sans lune, des armes seront débarquées à destination des maquis.



◄ Sept ans, c'est l'âge de la circoncision, dont l'obligation est commune à tous les musulmans. Après la cérémonie, un dîner est servi, suivi de fêtes, puis l'enfant remet au « praticien » une pièce correspondant à sa fortune.

M.-É. Boucher

ment froid, on passe à l'été, extrêmement chaud, sans aucune transition. Deux rites donc : l'eau et les saisons.

L'eau, c'est l'affaire des femmes. Les saisons sont l'apanage des hommes. La quête du combustible, surtout en hiver, est l'affaire des enfants. La femme du paysan et ses filles se lèvent très tôt pour aller à la corvée de l'eau. Munies d'énormes poteries finement moulées et décorées d'arabesques aériennes qu'elles portent sur la tête, avec un art et un raffinement étonnants, elles font parfois une dizaine de kilomètres pour aller jusqu'à la source la plus proche. D'ailleurs, la source, en Kabylie, est un lieu de rendez-vous très apprécié des femmes. C'est là que se propagent tous les ragots et tous les potins : mariages, naissances et enterrements y sont largement commentés. C'est aussi une vitrine. En effet, c'est là que les jeunes filles, habillées de leurs plus belles tuniques multicolores et chatoyantes, viennent se faire remarquer par les garçons du village.

Ce cérémonial de la source rend la corvée de l'eau moins ingrate et, pourtant, elle est obsédante. Au retour, à travers maquis et ravins, les femmes — jeuhes et vieilles — escaladent péniblement les raidillons et les chemins abrupts, ruisselantes de sueur, les habits éclaboussés par l'eau, en file indienne, pérorantes et joyeuses.

Les hommes, eux, grattent la terre. Et leur ténacité est telle qu'elle en vient à bout et finit par la rendre productive et parfois féconde. Cycle banal partagé entre le sommeil et le dur labeur. Cycle classique de tous les paysans pauvres du monde. Heureusement, il y a les fêtes. ▶

Charbonnier/Réalités



◀ **Porteuses d'eau, jardinières, bergères, coureuses de sentiers, les femmes kabyles vont jusqu'à bâtir elles-mêmes les pièces qui agrandissent leur maison. Elles portent la double responsabilité d'élever leurs enfants et de remplacer le père, quand il est en France ou, depuis 1954, au maquis. Ce sont des demi-veuves.**

chaque village est une mini - république

La *touiza* (3), en été ; c'est le rassemblement des hommes d'un même village qui viennent faire la récolte chez chacun d'eux, avant que l'été brûlant ne calcine la précieuse manne. Les hommes travaillent et chantent. On égorge un coq blanc. On fait la prière ensemble. Et l'on mange à midi un couscous fort épicé, à la viande de chèvre.

Le village kabyle vit réellement en système communautaire. Il n'y a pas que pour la *touiza* que les hommes se réunissent et s'entraident. Tout est prétexte à la solidarité entre ces hommes luttant quotidiennement contre une nature ingrate et une terre avare de ses largesses. Le système communautaire kabyle a pour base l'assemblée du village : la *djemaa* (4). Celle-ci n'a rien d'étatique ni d'officiel. Elle est l'émanation millénaire du génie de cette ethnie qui a fait corps avec sa terre et avec ses montagnes. L'assemblée du village est élue par tous les habitants mâles. C'est une sorte de conseil des sages. Effectivement, les membres de la *djemaa* sont tous des hommes souvent âgés et dont le chef (l'*amin*) est un vénérable qui a la responsabilité totale. Il décide dans tous les domaines : politique, économique et religieux. Il est le maire, le cadi et l'iman (clerc musulman).

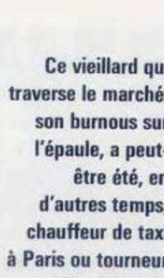
L'*amin*, ou chef de village, est secondé par un *amin el-maa*, responsable, comme son nom l'indique, de la répartition de l'eau dans les champs. Il est en quelque sorte le conseiller technique de l'agriculture de chaque village. Fonctions importantes, d'autant que les paysans kabyles cultivent leur terre, selon le système de la *chorka* (5), c'est-à-dire qu'ils s'organisent en coopérative et cultivent les terres ainsi groupées collectivement.

De cette façon, le cycle est vite fermé : semailles, récolte. Mais la vie n'est pas aussi monotone. En effet, il y a le souk ! Il se tient généralement une fois par semaine, au bas du village, dans le bourg. Et voilà les paysans, endimanchés, lourdement enturbannés et juchés sur de vieilles cavales ou des ânes réticents, partis sur les raidillons et les chemins étroits, simples pistes jalonnées de pierres et de crottin ! Lorsque la côte est trop abrupte, le paysan, qui a beaucoup de compassion pour sa bête, met pied à terre et chemine à côté de sa monture. Côte à côte, ils ont — la bête et l'homme — la même patience et le même destin. Sur la route, beaucoup d'ânes trottent et portent d'autres paysans pauvres vers le marché. Engon-

Charbonnier/Réalités

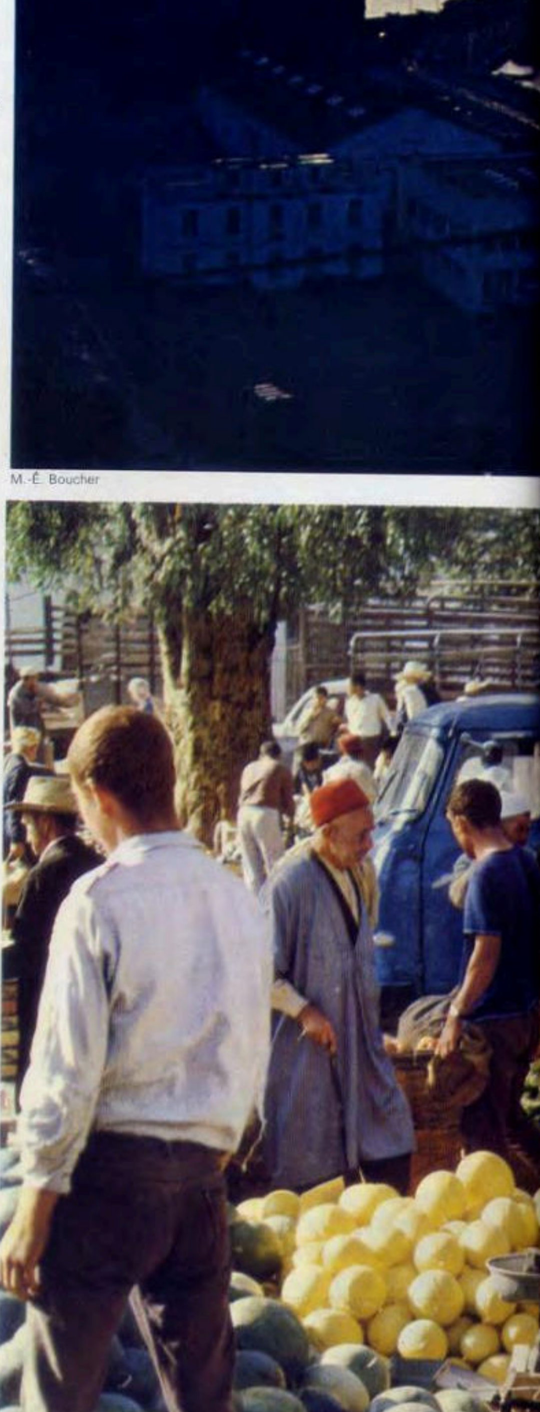


◀ L'intérieur des maisons kabyles est parfois blanc du sol aux murs. Un enduit dont les femmes ont le secret. Elles décorent leur foyer de peintures brunes.



La Petite Kabylie. ▶ La douce, la subtile, baignée par la mer, et dont Bougie est la capitale. De Bougie à Djidjelli, une corniche.

M.-É. Boucher



Ce vieillard qui ▶ traverse le marché, son burnous sur l'épaule, a peut-être été, en d'autres temps, chauffeur de taxi à Paris ou tourneur chez Renault.

(3) *Touiza* : le mot, d'origine berbère, est utilisé dans les régions arabophones d'Algérie.

(4) *Djemaa* : mot d'origine arabe qui signifie « groupe », « communauté ».

(5) *Chorka* : mot arabe qui signifie : association.



J.-N. Pouvot



cés dans leurs burnous, ils se disent bonjour et reviennent aussitôt à leur somnolence et à leur passivité premières.

Puis le marché surgit au détour d'un chemin, étalé sur plusieurs dizaines de mètres, dans un halo de poussière zébrée de couleurs : les *mélias* rouge et jaune et vert et bleu des paysannes qui font des taches sur la terre ocre. Là, c'est le carrousel : chèvres qui tirent sur leurs cordes et bêlent craintivement à l'unisson ; veaux dont les naseaux humides de rosée gouttent sur la toison marron des agnelets et des boucs ; poules caquetantes, serrées en rangs disciplinés ; gros maquignons, enfin, qui ont le turban haut et la bedaine molle, chamarrés comme des pouliches un jour de fête folklorique à Ichéridène...

Toute une pharmacopée

Les paysannes kabyles aux nattes blondes, s'enroulent dans des gandouras amples, couleur safran, et vendent des figues noires et mûres, quasiment éclatées en deux, et des grenades ouvertes en quatre, pour exciter la convoitise des badauds. Mais c'est le marchand de tissus qui a l'air le plus heureux. Il danse parmi ses foulards et ses toiles bariolées. Il fait l'article et louche des deux yeux pour faire rire les bébés accrochés au dos de leurs mères dont les yeux, élargis par le khôl (6), semblent un gouffre... pour qui sait s'y noyer.

Par terre, les tas de sel apportés par les hommes de la plaine éblouissent les passants. A côté, un camelot vante ses frusques démodées et s'égosille à chanter ses prix imbattables. Son agitation contraste avec la sérénité du marchand de dattes, assis à croupetons, la tête enroulée dans un chèche immense, le corps desséché et le visage émacié aux yeux de paludéen. Il vient du Sahara natal et porte ses mirages dans sa tête.

Les vieilles femmes aux cheveux rouges de henné ricanent aux sornettes du marchand de philtres magiques qui redonnent la virilité et la jeunesse, guérissent de la stérilité et attirent l'amante réticente. Mais l'homme n'a rien de comique. Il est plutôt fascinant. Il vend aussi des fioles de venin, des insecticides, des plantes médicinales, des caméléons séchés au soleil, de la poudre miracle dans du papier journal, en petits sachets bien ordonnés, du « rahat-loukoum » pour femmes stériles, du lait d'ânesse, de la cervelle d'hyène, des ailes de chauves-souris, des recettes magiques, des clés mâles (7), des corans enluminés et toute une pharmacopée traditionnelle : thym, harmale, benjoin, ▶

(6) *Khôl* : colorant noir, extrait d'une essence végétale, utilisé par les femmes arabes pour se noircir les yeux.

(7) *Clés mâles* : c'est une habitude superstitieuse qui consiste à donner un pouvoir magique à la clé mâle, c'est-à-dire à une clé dont l'extrémité n'est pas percée.

le marché, genre de kermesse médiévale

soufre, alun, ambroisie, absinthe, tilleul, gomme d'Arabie et de férule, clous de girofle, menthe sèche, cannelle, safran en poudre et en stigmates, poivre, gingembre, carcasses de tortue de mer, etc.

Au milieu du marché, il y a l'arracheur de dents. Il trône au centre d'un cercle de curieux et de malades hésitant à se livrer à la fougue du bonhomme. Le dentiste assied le patient sur un tabouret et travaille au vu et au su de tout le monde. Il clame qu'il n'a rien à cacher et fait l'éloge de son art sans aucun scrupule ni aucune pitié pour le malheureux, qui tremble de peur à le voir ainsi dressé au-dessus de lui, l'instrument aseptisé et brandi. Puis le charlatan invoque Dieu et le Prophète, fait des fumigations et finit par aller farfouiller dans la bouche du malade, tout en continuant à donner aux badauds des cours de haute médecine.

La djemaa

Les marchands de thé balancent nonchalamment leurs ustensiles sous lesquels crépitent des braseros retenus par des bouts de fil de fer ; ils imprègnent l'atmosphère d'une odeur de menthe et de breuvage précieux et brûlant. Ils déversent en trombe leur liquide dans des verres grands comme la main. Ils désaltèrent les paysans, lancés dans leurs va-et-vient incessants, comme s'ils n'arrivaient plus à s'arrêter, faisant méticuleusement et patiemment les choses, allant consulter la *djemaa,* revenant près des maquignons, s'arrêtant près du *meddah* (8) qui dit les poèmes de Si Mohand (9).

L'odeur du bétail se mêle à celle des caroubes, dont les tas immenses sèchent au soleil et débarrassent l'air de la pestilence des enclos où paissent les bêtes.

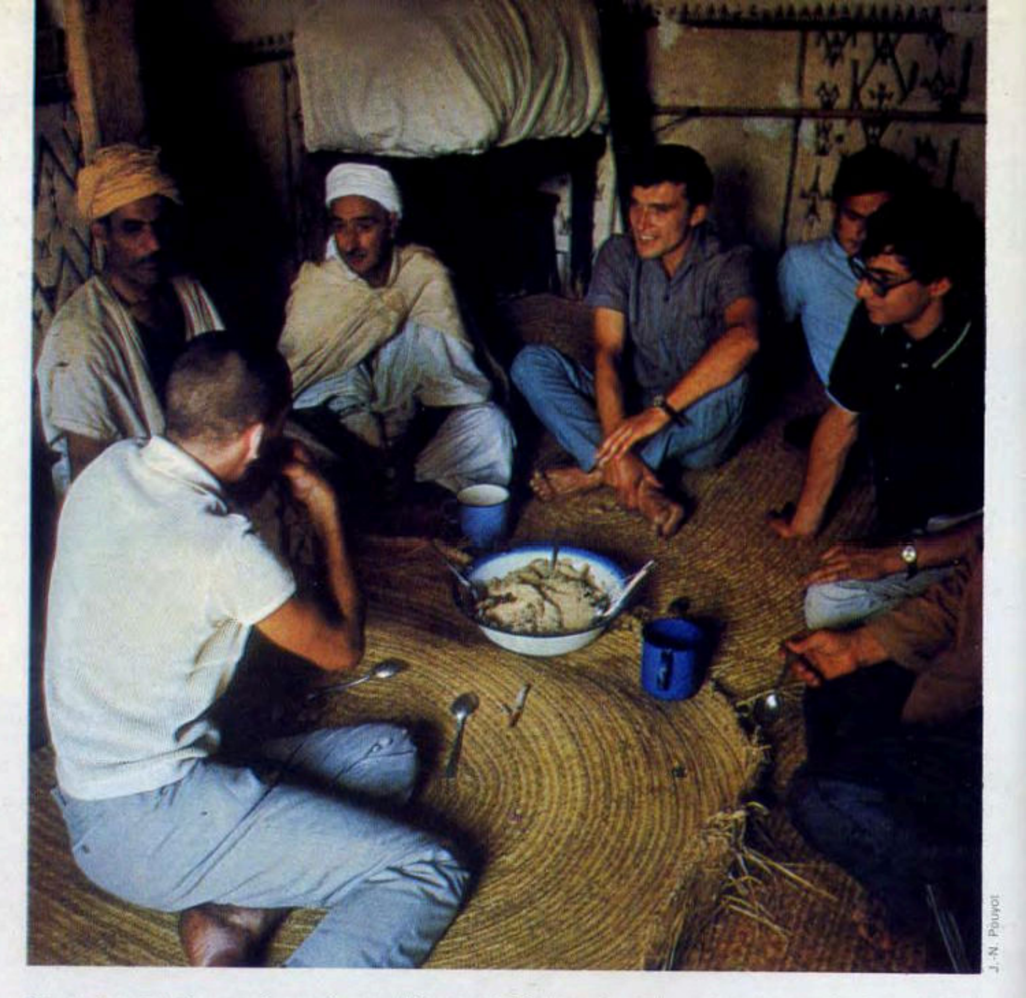
Au milieu du souk, le *berrah* (10), harnaché comme un maréchal, annonce les prix et dirige la vente. Il a fort à faire et tourne de tous les côtés d'où fusent des chiffres et des mots. La surenchère s'organise et devient même une bataille entre clans rivaux ou bien entre commerçants qui se font de la concurrence. Lorsqu'une vache est acquise par un acheteur, le *berrah* fait le tour du marché pour annoncer qu'elle est dorénavant le bien de celui qui vient de l'acheter. Il prend à témoin l'assistance. Celle-ci entre dans le jeu en disant: « Qu'elle lui soit bénéfique ! » H

Ali RAÏS

(8) *Meddah :* poète, conteur, troubadour, qui va de ville en ville et dit des poèmes courtois, élégiaques, épiques et de circonstance. Il utilise le dialecte parlé et non la langue classique.

(9) *Si Mohand :* le plus grand poète de langue kabyle. Né et mort au XIXe siècle.

(10) *Berrah :* crieur public.



J.-N. Pouyot

Comme dans tous les pays du monde, quand l'école est finie, les enfants jouent dans les rues du village. *En haut,* l'unique plat de couscous, où l'on puise en famille, en commentant les nouvelles de la journée écoulée.



J. M. Charbonnier/Réalités

CHRONOLOGIE Juillet 1955

FRANCE

1er : le général Juin démissionne du Comité de coordination de l'Afrique du Nord.
2 : le général de Gaulle préconise une politique de réformes en Afrique du Nord et annonce qu'il n'interviendra plus dans les affaires publiques.
2 : l'Assemblée nationale vote la loi sur l'enseignement agricole.
5 : Gaston Monnerville réélu président du Conseil de la République.
30 : émeutes nord-africaines à l'occasion de l'Aïd-el-Kébir dans le quartier de La Chapelle à Paris.

AFRIQUE DU NORD ET MOYEN-ORIENT

7 : arrivée de Gilbert Grandval au Maroc.
8 : ratification des conventions franco-tunisiennes par l'Assemblée nationale.
8 : reconduction de l'état d'urgence en Algérie pour six mois.
14 : bombe à Casablanca : 6 morts européens.
15 : troubles au Maroc (plus de cent morts). Expulsion de Mᵉ Jean-Charles Legrand et du docteur Causse.
25-31 : violents incidents à Meknès, Fès, Marrakech et Moulay-Idriss.
26 : élections à la Knesseth d'Israël.
27 : création au Vatican d'un centre pour le développement des rapports culturels entre l'Occident et le Moyen-Orient.
30 : les pays arabes demandent l'inscription des questions algérienne et marocaine à l'ordre du jour de l'Assemblée générale de l'O.N.U.

AMÉRIQUE

23 : mort de Cordell Hull.
29 : annonce d'un projet de satellites artificiels aux États-Unis.

ASIE

7 : traité d'assistance entre la Chine et le Nord-Vietnam.
8 : escarmouches au Laos.
16 : Ngo Dinh Diem rejette la clause des accords de Genève sur les élections au Vietnam.
20 : mise à sac du centre de la Commission internationale de contrôle à Saigon.
26 : les représentants de la France, des États-Unis et de la Grande-Bretagne effectuent une démarche à Saigon au sujet des élections générales.

EUROPE

6 : nouveau gouvernement Segni en Italie.
7 : service militaire obligatoire décrété en Allemagne fédérale.
8 : visite de Nehru en Grande-Bretagne.
9 : manifestations à Bruxelles contre la politique scolaire.
12-18 : le président Ho Chi Minh en visite en U.R.S.S.
16 : le cardinal Mindszenty en liberté provisoire en Hongrie.
18-23 : conférence des Quatre (Eisenhower, Boulganine, Eden, E. Faure) à Genève.
27 : rétablissement de la souveraineté nationale autrichienne.

LA SEMAINE PROCHAINE



LES APPELÉS : SALUT ALGER !

Sommaire n° 205 :

• Direction l'Algérie
Même si l'on n'a quitté l'armée que depuis un temps relativement court, on éprouve toujours une assez pénible impression lorsqu'on franchit la porte d'une caserne... Ainsi commence le journal d'un rappelé arrivant à Marseille pour mener bientôt... une « existence de plein air »...

• Le ralliement des centralistes
Les premiers renforts arrivent de France. Le F.L.N. ne reste pas inactif. Abane Ramdane gagne déjà une première manche en obtenant l'adhésion de notables algériens et le soutien actif d'Européens progressistes.

• F.L.N. contre M.N.A.
La liquidation de maquis messalistes, l'assassinat de nombreux cadres du M.N.A. marquent le déclin de l'autorité de Messali Hadj et de son parti en Algérie. Les représentants, à l'étranger, du Zaïm (lui-même condamné à mort) l'abandonnent progressivement.

• Ferhat Abbas
Abane Ramdane et Omar Ouamrane vont obtenir l'adhésion de Ferhat Abbas. Le financement des opérations du F.L.N. sera désormais en grande partie assuré.

• La cuisine « Plein Soleil »
Les pionniers préparaient leurs repas à ciel ouvert, un feu entre trois pierres, au bord de la route... C'est ainsi que la cuisine algérienne est née...

Imprimé en France - Imp. GEORGES LANG, 11, rue Curial, Paris. Dépôt légal 4ᵉ trim. 1971. — Nᵒ d'imp. C. 70. Librairie Jules Tallandier, Paris Nᵒ 1986.
Directeur responsable de la publication : Maurice DUMONCEL.
Nᵒ 204 - 1ᵉʳ décembre 1971.

78 MO[RT]S — 77 BLESSES

aux « 24 Heures du Mans » où



Le Journal d'Alger

15 FRANCS

14 PAGES

Directeur du quotidien « Maroc-Presse »

LA « MERCEDES » DE LEVEGH QUITTE LA PISTE à 260 à l'heure ET EXPLOSE AU MILIEU DE LA FOULE

Eclairés par les flammes de la voiture en feu des dizaines de cadavres baignaient dans une boue sanglante

(LIRE NOS INFORMATIONS EN PAGE 11)



M. LEMAIGRE-DUBREUIL assassiné à Casablanca à coups de mitraillette par un groupe contre-terroriste

Vive émotion dans les milieux officiels, financiers, industriels et commerciaux du Maroc

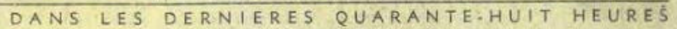


A la suite de l'attentat M. Wybot envoyé en mission au Maroc par M. P. July

CASABLANCA. — M. Lemaigre-Dubreuil, propriétaire de « Maroc-Presse » (il avait racheté il y a deux mois la majorité des actions du quotidien), qui rentrait chez lui, samedi soir, a été tué à coups de mitraillette par des inconnus...

Emotion

PAGE 3 — 1re COLONNE



Nouveaux incendies de récoltes par les terroristes dans le Constantinois

— 15 HECTARES DE BLE DUR DANS LA PROPRIETE DE M. MAURICE FAURE, MAIRE DE ZERAIA
— 500 BOTTES DE FOIN A 12 KILOMETRES D'EL-KSEUR

Le feu à la ferme Lavest, près de Sédrata, et à la ferme Harmelin près de Jemmapes

(Lire nos informations en page 8)

Hier, à Notre Dame d'Afrique



MILIANA EN LIESSE

Des milliers de visiteurs ont retrouvé le temps des cerises

Pour atteinte à la sûreté extérieure de l'Etat

MOULAY MERBAH condamné à six mois de prison

(LIRE NOS INFORMATIONS EN PAGE 8)



A Sidi-Bel-Abbès

Un important primeuriste trouvé pendu à une poutre de son domicile

Plus de 10.000 fidèles ont participé à la procession du Très-Saint Sacrement présidée par S. Exc. Mgr Duval

Juin 1955. Les pays d'Afrique du Nord connaîtront de profonds changements au cours de ce mois. Les Britanniques quittent définitivement l'Égypte en évacuant la zone du canal de Suez; le peuple tunisien accueille triomphalement Bourguiba; en Algérie, l'on parle déjà d'indépendance; au Maroc, la restauration de Mohammed V est une question de semaines.